La transmission des savoirs professionnels pour éviter le mal-être des éleveurs

Dominique JACQUES-JOUVENOT(1), Sylvie GUIGON(2)

(1) Université de Franche-Comté, (2) Université de Franche-Comté

DOI : https ://doi.org/10.17184/eac.9014

Résumé : Cette recherche socio-anthropologique sur les « motifs du suicide en agriculture » montre que le mal être des éleveurs est lié au rapport entretenu par les jeunes avec les savoirs professionnels, dans une temporalité antérieure à celle de leur installation. Le métier d'éleveur change et nécessite de plus en plus de travail de gestion qui se traduit par l'augmentation des tâches administratives, alors qu'elles deviennent centrales dans la bonne conduite des exploitations. Délaissant les aspects de la comptabilité-gestion au profit des enseignements scolaires relatifs aux savoirs zootechniques et aux savoirs techniques acquis au sein de la famille dans leur période de formation professionnelle, certains jeunes sont confrontés au moment de l'entrée dans le métier ou quelques années plus tard, à des savoirs « manquants » bien qu'indispensables à l'exercice de leur métier. La période de socialisation anticipatrice (Merton, 1957) est importante dans la mesure où, au-delà des savoirs professionnels, elle concerne l'adoption des normes, des valeurs et des comportements du groupe auquel le jeune aspire appartenir avant d'y être intégré. La démonstration du rapport existant entre savoirs acquis ou manquants et mal être au travail s'appuie sur des enquêtes réalisées auprès d'une population d'élèves de lycée agricole ou de MFREO (Maison Familiale Rurale d'Éducation et d'Orientation) pour saisir leurs représentations de la formation et du métier d'éleveur. Et par ailleurs la démonstration repose sur l'analyse de trajectoires d'éleveurs aidés, recueillies auprès des aidants de Solidarité paysan. La mise en relation des projections des jeunes dans le métier et des difficultés des éleveurs installés met en évidence des écarts entre les représentations du métier chez les jeunes et le vécu de celui-ci par les éleveurs en difficulté. Cet écart porte sur des représentations du métier qui pour les uns – les jeunes – a été choisi, alors qu'il a été subi pour les autres. Il touche aussi à la division sexuée du travail. Cette norme selon laquelle les femmes seraient assignées au « sale boulot » que représente le travail administratif se perpétue entre les générations, alors même qu'une des raisons principales du mal être des éleveurs est leur manque d'autonomie. Combinée à un manque de formation, l'absence d'une conjointe ou d'une mère les confrontent à une incompétence face au travail administratif qui augmente le risque suicidaire de ces éleveurs. À partir d'une méthodologie qualitative adaptée, les résultats permettent d'apporter certaines préconisations en matière de prévention des actes suicidaires sur des registres aussi différents que ceux du plan SST (Santé-Sécurité au Travail) ou des programmes de formation agricole.

Mots-clés : Suicide, éleveurs, transmission des savoirs, mal-être des agriculteurs

Introduction

La perspective que nous adoptons dans cette recherche part de l'interrogations suivante : pourquoi ce dur métier, peu rémunérateur, avec une surcharge de travail importante, touché par le stress et la détresse psychologique, avec des taux de suicide élevés, continuait-il d'attirer des jeunes, notamment les enfants des éleveurs. Et nous avons choisi de tourner notre regard vers la jeunesse en formation agricole[1] , non pour leur demander leur avis sur le suicide mais pour comprendre ce qui les pousse à s'installer alors même que leurs ainés crient haut et fort les difficultés du métier, le surtravail, les bas revenus, etc… Car il y a bien dans leur démarche de formation, des raisons positives à leur choix du suivi d'une formation avec l'objectif de s'installer, de se projeter dans cet avenir professionnel. Comprendre l'attirance de ce métier pour les jeunes – plutôt que les raisons du mal-être de leurs parents – nous conduirait peut-être à comprendre ce qui cloche entre ces deux temps de formation et d'exercice du métier.

Cette recherche socio-anthropologique s'inscrit dans la continuité des travaux du LASA-BFC (Laboratoire de Sociologie et d'Anthropologie – Université de Franche-Comté) (Droz, Jacques-Jouvenot, Mieville-Ott Lafleur, 2014) et plus précisément dans l'un de ses axes de recherche portant sur la transmission des savoirs. (Jacques-Jouvenot, Socio-anthropologie de la transmission, 2012) Le lien entre suicide et savoirs n'est pas évident dans un premier temps et nécessite que nous précisions notre démarche de recherche. Certaines de nos recherches ont souligné le fait que le métier d'éleveur subit de profonds changements qui se traduisent par l'exercice de nouvelles tâches et notamment l'augmentation du travail administratif (lié à la PAC, les demandes de subvention européennes, les contrôles sanitaires, etc.). Ces tâches supposent la mobilisation de nouvelles compétences. (Jacques-Jouvenot, 2014) L'une d'elles concerne la maitrise de la part du travail administratif du métier qui devient indispensable à la « bonne gestion » des exploitations de plus en plus complexe relativement à la pression des multiples normes techniques et sanitaires auxquelles les acteurs sont de plus en plus soumis.[2] Et dans la division traditionnelle sexuée du travail en élevage, cette part du travail repose en grande partie sur les femmes. Or, l'absence de plus en plus fréquente des femmes dans les exploitations d'élevage vient renforcer cette exigence de compétence des éleveurs.

- Une enquête comparative sur la santé des éleveurs (Droz, Jacques-Jouvenot, Lafleur, Mieville-Ott, 2014) avec des chercheurs France/Suisse/Québec qui attestent d'un mal-être commun aux éleveurs des trois pays étudiés. [3]
- Une recherche qualitative auprès de familles récemment endeuillées par le suicide d'un des leurs [4](Jacques-Jouvenot, 2014). Cette recherche a mis en évidence

[1] MOSA « Les motifs du suicide en agriculture » a été financée par la CCMSA (Caisse Centrale de la Mutualité Sociale Agricole) et réalisée entre 2020 et 2022. « Les motifs du suicide en agriculture », CCMSA/ASEPT/LASA-UFC.

[2] Transmission en agriculture : quatre scénarios prospectifs à 2025 NESE n° 41, Décembre 2016, p. 7-49

[3] Y. Droz, D. Jacques-Jouvenot, G. Lafleur, V. Mieville-Ott, Malaise en agriculture, Paris, ed. Kartala, 2014. Cet ouvrage porte sur les politiques agricoles et la santé des éleveurs dans trois pays (France/Suisse/Québec).

[4] Jacques-Jouvenot, Dominique (2014), « Une hypothèse inattendue à propos du suicide des éleveurs : leur rapport aux savoirs professionnels ».

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

> le fait que le métier d'éleveur subit de profonds changements qui se traduisent par l'exercice de nouvelles tâches et de nouvelles compétences : nouvelle tâche notamment l'augmentation du travail administratif (lié à la PAC, les demandes de subvention européenne, les contrôles sanitaires, etc…) se traduit par la mobilisation de nouvelles compétences : une obligation pour les éleveurs de maitriser cette part du travail qui concerne des financements, des investissements qui jusqu'alors était largement celui des femmes. Or, cet aspect du travail des éleveurs combinée à l'absence de plus en plus grande des femmes employées dans les exploitations d'élevage fait que la division du travail qui jusqu'aux dix dernières années assignait les femmes à ces tâches administratives (plus largement à toutes les tâches qui renvoyaient au bureau plutôt qu'à l'étable / au stylo plus qu'à la fourche), devient problématique puisque les femmes sont de moins en moins employées sur les exploitations.

La première hypothèse de cette nouvelle recherche propose d'établir un lien entre transmission des savoirs et suicide des éleveurs et considère que la représentation que les jeunes en formation ont de leur métier sous- évalue la part très significative du travail administratif de leur future activité, ceci d'autant plus qu'ils idéalisent ce métier qu'ils ont, disent-ils, choisi « par passion ». Cette part administrative conséquente de leur activité professionnelle se révèle à eux dans un temps différé, souvent de fac on trop tardive, c'est-à-dire une fois leur installation réalisée, ce qui les confrontent à un sentiment d'incompétence professionnelle alors même que cet aspect du métier d'éleveur n'a pas sous-tendu le choix de leur formation et d'entrée dans ce métier. D'où l'évitement des enseignements liés à la comptabilité/gestion au profit des enseignements relatifs aux savoirs zootechniques qui viennent renforcer des savoirs déjà acquis, pour une bonne part, lors de la socialisation familiale.

Dans les cas de transmission familiale, le modèle de socialisation professionnelle opère depuis le plus jeune âge. La formation, période de socialisation anticipatrice qui précède l'accès au groupe professionnel de référence, est celle durant laquelle le futur professionnel se représente son intégration dans le groupe, renforce les normes qu'il fait siennes et celles qu'il souhaite modifier ou rejeter, même si dans le cas des éleveurs, groupe d'appartenance et groupe de référence sont les mêmes. La présente recherche confirme, s'il en était besoin, la place de la famille dans les trajectoires professionnelles des jeunes et montre que les fragilités familiales s'accompagnent souvent de fragilités professionnelles et vice-versa. En ciblant l'enquête sur le temps de formation des futurs professionnels, il est possible de comprendre comment s'opère la transmission des normes et des savoirs académiques mais aussi la perception des héritiers-successeurs relative aux conflits de loyauté auxquels ils imaginent ou non être confrontés au moment de leur installation[5]. Ainsi, à partir d'une méthodologie adaptée, les résultats permettent d'apporter certaines préconisations en matière de prévention du mal-être au travail. En effet, parler du rapport aux savoirs est un moyen, d'une part, d'appréhender les projections des étudiant(e)s dans le monde du travail et, d'autre part, de mesurer leur capacité à anticiper des problèmes. Ainsi, il

[5] Dans un article récent (2020) N. Deffontaines, à propos des suicides en agriculture, revisite la notion de suicide fataliste et montre le poids normatif que font subir les liens familiaux aux individus, et l'impossible mise à distance de ce cadre normatif par les héritiers successeurs.

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

est possible de saisir des indices de fragilité présents dans leurs discours dès la période de socialisation scolaire[6].

En complément de cette première hypothèse, nous en avons posé une seconde qui tentait d'établir une corrélation entre rupture de transmission patrimoniale et suicide, ceci afin de saisir les discours de la tranche d'âge de la population la plus touchée par le suicide en agriculture, c'est à dire les actifs agricoles. Contrairement aux résultats attendus, nous avons pu constater que si le problème de la transmission est bien un moment critique, la question du suicide se pose autrement. En effet, ce n'est pas le cèdant confronté à l'absence de successeur, donc soumis à une impossibilité de transmettre son patrimoine, qui met fin à ses jours ou qui tente de le faire, mais le successeur qui, en cas de disparition du cédant se trouve dans une situation de risques suicidaires.[7] Plutôt que d'interviewer des familles de suicidés, nous avons choisi de travailler avec des agriculteurs aidants répondant à des appels à l'aide de personnes ayant le plus souvent signalé des pensées suicidaires. La reconstitution du parcours de ces différents cas nous permet de décrire des trajectoires de dégringolade et de dévoiler des indices de vulnérabilité, afin de donner des éléments d'action préventive aux acteurs chargés de la santé et de la sécurité au travail (plan SST).

L'originalité de l'analyse présentée ici est la mise en relation des projections des jeunes sur leur métier futur et la réalité du métier telle qu'elle est vécue par des agriculteurs appelant au secours auprès d'une structure d'aide. Cette lecture fait apparaitre des incompatibilités entre l'attendu du métier et son vécu.

- entre métier choisi et métier subi
- entre la permanence d'une pensée genrée de la division du travail et l'absence de plus en plus grande des femmes sur les exploitations
- entre le non-investissement des jeunes garc ons dans l'apprentissage des savoirs administratifs et gestionnaires – malgré une augmentation constante de « l'obligation de bien gérer son exploitation » – et le mal-être professionnel.

1 Préalable méthodologique

Emile Durkheim publie son ouvrage intitulé « Le suicide » [8]en 1897. Dans ce livre, l'auteur met en évidence un certain nombre de déterminants sociaux explicatifs du suicide à partir desquels il définit le suicide comme un phénomène social. L'ouvrage de Durkheim est aujourd'hui encore la référence théorique sur la question et atteste de la pertinence des statistiques appliquées à l'analyse du social. De nombreux sociologues inscrits dans cette lignée ont remis les hypothèses durkheimiennes au travail.[9]

[6]Le canevas d'entretien est joint en annexe. Il porte sur le choix des jeunes et la perception de leur formation et du métier d'éleveur, l'histoire de l'exploitation sur laquelle ils pensent s'installer, c'est-à-dire l'histoire du patrimoine économique et social familial, les changements souhaités sur leur future exploitation et le mal-être au travail.

[7]Cette seconde hypothèse a été éprouvée à partir d'entretiens compréhensifs avec des aidants (Solidarité paysans) à qui nous avons demandé de nous présenter quelques cas de trajectoires d'agriculteurs en demande d'aide auprès desquels ils sont intervenus.

[8]E. Durkheim, Le suicide, Paris, éditions PUF, Quadrige, 10eme édition, 1986.

[9]M. Halbwachs, Les causes du suicide, Paris, PUF 2002 ; C. Baudelot, R. Establet, Durkheim et le suicide, Paris PUF 2011 ; Serge Paugam, introduction à la 14^{e}me édition de l'ouvrage d'E. Durkheim,

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

Toutes les études quantitatives sur le suicide des exploitants agricoles[10] s'accordent à considérer le suicide comme un phénomène plurifactoriel (isolement, social, stress, région, sexe, etc.).

Malgré l'ensemble de difficultés de recensement dans la population générale comme agricole, on sait que les agriculteurs se suicident plus que les autres CSP (la catégorie socio- professionnelle des agriculteurs est la plus à risque : la surmortalité par suicide chez les agriculteurs est de 20 à 30% supérieure à la moyenne de la population), et que les éleveurs de la filière bovins lait sont ceux qui se suicident le plus au sein des agriculteurs franc ais : les suicides les plus nombreux se situant chez les 25-39 ans et les plus de 65 ans.

Claude Dubar et Didier Demazière nous invitent à prendre ce problème d'un autre point de vue dans leur excellent ouvrage de méthodologie : « Plus que les orientations quantitatives, c'est la démarche causale qui est ici en question »[11]. En effet, il s'agit bien dans la recherche quantitative d'établir les causes du suicide. A l'inverse, lors d'une enquête qualitative, nous tentons d'appréhender ses motifs dans la tradition wébérienne qui nous enseigne que les actions sociales ont un sens et que le sociologue n'a accès au sens de l'action qu'à partir du moment où il recueille la parole de l'acteur. « Rechercher les causes sociales du suicide n'a rien à voir avec l'opération consistant à classer les " motifs " invoqués par les proches voire les raisons données par le suicidé dans telle ou telle lettre écrite avant sa mort ou confidence faite à un ami ».[12] Cette démarche compréhensive suppose l'utilisation d'un outil adapté à recueillir la parole des gens et les deux auteurs précités attirent toute notre attention sur le fait qu'il ne suffit pas de se référer à l'entretien, soit-il compréhensif, pour faire œuvre de scientificité.

1.1 Interpréter le sens de l'action dans des discours tenus par une tierce personne étrangère à l'action : un problème pour les qualitativistes

Des recherches qualitatives sur le suicide en agriculture se multiplient notamment depuis 2009, période de la crise du lait. (D. Jacques-Jouvenot, JJ. Laplante, 2009 ; N. Deffontaines, 2014 ; D. Jacques-Jouvenot, 2014). Ce phénomène est également analysé aussi bien dans sa dimension épidémiologique que sociologique et psychologique (P. Spoljar, 2021 ; S. Célérier, 2014) sans efficacité réelle sur la diminution du nombre de suicides, ce qui fait dire à S. Célérier que « l'heure est à la lutte contre le phénomène plutôt qu'à l'exploration minutieuse de ses mécanismes ». Chaque chercheur

Le suicide : Une étude de sociologie, Paris, PUF, 2013 ; N. Deffontaines, « Le suicide fataliste revisité », Sociologie, n° 2, vol. 11, 2020.

[10] D. Jacques-Jouvenot, JJ. Laplante, Les maux de la terre, Editions de l'aube, 2009. Les études psychosociales (Gallagher et al, 1996, Simkin et al, 2003, Grégoire, 2002) montrent que le suicide chez les agriculteurs est très souvent lié aux « stresseurs » émotionnels, au manque de contact et à l'isolement social. Certaines caractéristiques démographiques et environnementales (dépression, célibat, solitude) sont souvent rencontrées chez les individus qui se suicident. D'autres études (Dooley, 1977, Dohrenwend & Dohrenwend, 1974, Kessler et al, 1988, Perlin et al, 1981, cités par Hoyt et al, 1995) montrent que les conditions économiques difficiles sont associées à une augmentation des suicides parmi les agriculteurs. Les études menées sur le suicide en milieu rural font souvent ressortir les facteurs associés à la détresse et au stress en parlant de problèmes « occupationnels » et du stress « rural » (Malmberg *et al.*, 1997).

[11] D. Demazière, C. Dubar, Analyser les entretiens biographiques. L'exemple de récits d'insertion, Paris, Editions Nathan, Essais et recherche, 1997. D. Demazière, C. Dubar, Analyser les entretiens biographiques. L'exemple de récits d'insertion, Paris, Editions Nathan, Essais et recherche, 1997.

[12] Demaziere, Dubar, *op. cit.*

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

rencontre à sa fac on un problème identique qui est le suivant : les matériaux discursifs recueillis sont toujours produits par une tierce personne, témoin du suicide. Un tiers prend alors la parole à la place du ou de la suicidé(e) qui, par définition a disparu. « L'enquête enregistre des récits de vie alors que la vie précisément n'est plus là pour se raconter » (N. Deffontaines, 2014) C'est un père, une mère, des enfants, des amis, des syndicalistes qui narrent le passage à l'acte d'une personne de leur entourage. Si toute situation d'enquête qualitative suppose d'être attentif à l'interaction propre à l'entretien, il faut sur cet objet précis, prendre en compte le fait que l'interlocuteur du chercheur n'est pas l'auteur du passage à l'acte. Le sociologue a donc accès à des données rhétoriques de seconde main, interprétations qu'il convient d'analyser comme telles. La médiation du discours rend, de ce fait, cette méthode d'enquête insuffisante dans la mesure où le sociologue n'a pas accès au sens de l'action, mais à ce qu'il suppose avoir été un motif de suicide de la personne dont il parle. Ceci donne l'impression d'une possibilité de corrélations à l'infini…

1.2 Une temporalité décalée chez les locuteurs

Il faut ajouter à cette difficulté interprétative, un autre problème moins souvent souligné par les chercheurs, à savoir que le récit des acteurs se concentre sur l'évenement suicidaire, sur le passage à l'acte situé dans une temporalité très contemporaine « Il était un peu dépressif », « il venait d'avoir de gros problèmes avec le troupeau récemment … », « je crois que le départ de sa femme est vraiment pour quelque chose ». Le chercheur est aux prises avec une série d'arguments auxquels les locuteurs font appel, qui renvoient au temps présent de l'acteur suicidé sans mise en perspective diachronique du phénomène suicidaire. N. Deffontaines rapporte bien l'insistance de ses interviewés sur ce moment qui précède le passage à l'acte raconté avec force détails : « Leur récit se focalisait sur les derniers instants pour guetter les moindres traces de la préméditation du geste » (2019). D'une autre fac on, mais produisant le même effet, la profession établit une corrélation entre sur-suicide et baisse des revenus lors de la crise du lait de 2009. En établissant cette corrélation supposée entre crise économique et augmentation des suicides la profession réduit la compréhension du phénomène suicidaire à un phénomène conjoncturel : la crise du lait. S'il est juste de dire que de nombreux éleveurs rencontrent des difficultés au moment de la crise du lait, tous, heureusement, ne sont pas passés à l'acte ! L'argument économique, s'il n'est pas inexistant dans les motifs du suicide, n'est qu'un des nombreux facteurs associés à cette action. Un de plus, dirons-nous ! Toute enquête qu'elle soit qualitative ou quantitative conclue donc à la « pluri-factorialité du phénomène » que personne ne conteste mais qui empêche d'aller au-delà de cette réflexion.

1.3 Un objet qui change : passer de l'analyse du suicide aux risques suicidaires à partir de la construction des parcours de vulnérabilité ou de fragilité

La période de socialisation anticipatrice[13] qui précède l'accès au groupe professionnel de référence est celle durant laquelle on peut saisir la manière dont l'individu se représente son intégration future dans le groupe, les normes qu'il fait siennes et celles qu'il souhaite modifier ou rejeter, même si, dans le cas des éleveurs, groupe d'apparte-

[13] R. K. Merton, *op. cit.*, 1997.

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

nance et groupe de référence sont les mêmes. On ne demande pas aux interviewés de nous raconter ce qu'ils pensent du suicide d'un des leurs mais de dessiner leur futur professionnel et familial proche afin de saisir des indices de fragilité présents dès la période de socialisation scolaire.

Plutôt que de demander aux vivants de parler d'un acte effectué par un mort pour saisir le rapport que celui-ci entretenait à l'école, nous choisissons d'enquêter auprès des jeunes en cours de formation agricole – professionnels d'un futur proche – pour recueillir leurs discours sur les représentations du métier (tâches nobles/sale boulot)[14] dans lequel ils se préparent à entrer ainsi que sur la formation rec ue (enseignements utiles/non utiles) (j'aime/je n'aime pas). Le rapport à l'école et aux savoirs est en train de se faire et il concerne la personne qui parle. Ainsi peut- on reconstruire le projet de carrière des jeunes dans un temps à venir et non de l'événement passé. L'accès à ces représentations nous permet de comprendre la fac on dont le jeune se projette dans ce métier tout étant attentifs, d'une part, au rapport entretenu avec les savoirs académiques, et d'autre part, à sa projection dans la famille (travailler avec son épouse/ seul/ avec des associés). Les choix familiaux ne sont pas anecdotiques dans la projection de soi au travail. Les fragilités familiales sont en même temps des fragilités professionnelles. Ajoutons à cela que dans les cas de transmission familiale, le modèle de socialisation professionnelle opère depuis le plus jeune âge. Les interviews permettent de saisir l'importance de la transmission des normes et des savoirs acquis dans la famille, leur acceptation/ répétition/ refus.

De la même fac on plutôt que d'interviewer des familles de suicidés, nous avons choisi de travailler avec des agriculteurs aidants répondant à des appels à l'aide d'exploitants en difficulté – lesquels ayant le plus souvent signalé des pensées suicidaires – ce qui nous permet de décrire des trajectoires de dégringolade et de dévoiler des indices de vulnérabilité afin de donner des éléments d'action préventive aux acteurs chargés de cette question en agriculture. Bien que, là aussi, les trajectoires des personnes en difficulté soient parlés par les aidants – un tiers –, les personnes dont elles parlent sont vivantes et leurs récits ne s'attardent pas sur le moment du suicide mais sur la trajectoire qui conduit certains d'entre eux à les appeler pour les interpeller sur le fait que « la corde est prête ». Nous tentons d'identifier des indices de risques suicidaires en reconstruisant des trajectoires de professionnels en grande difficulté espérant ainsi éviter le passage à l'acte (contexte de la recehrche, voir annexe 2).

2 Être éleveur : métier « choisi » pour les uns, « subi » pour les autres

Le métier d'éleveur reste un métier dont la transmission s'effectue encore de manière majoritaire, au sein de la famille. Pour autant, cette filière est traversée elle aussi par une crise des successeurs familiaux. Dans ce cas, les cédants peuvent avoir recours à un repreneur HCF (Hors Cadre Familial).

[14] E.C. Hughes, Le regard sociologique, Editions de l'EHESS, Paris, 1996.

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

2.1 Les HCF : l'intérêt de la formation agricole sans garantie d'installation

Les travaux sociologiques sur la formation en lycée agricole montrent que la construction professionnelle des jeunes apprenants relève de deux types d'apprentissage mis en œuvre par la famille et l'institution scolaire (A. Barthez et ML. Chaix, 1974 ; F. Cardi, 2004 ; C. Bessière *et al.*, 2008 ; M. David, 2019). On sait aussi que l'évolution des formations contribuent à passer « d'une spécificité des populations accueillies (nature du public) à une spécificité des compétences préparées » (F. Purseigle, 2020). Ces évolutions s'accompagnent donc d'une nouvelle population de jeunes non issus de familles agricoles, généralement nommés HCF. Ils sont 22 à être dans ce cas dans notre échantillon. L'absence de la famille comme institution socialisante n'est pas sans effet sur le rapport que ces jeunes entretiennent avec les savoirs tant scolaires que professionnels, même si chacun bénéficie de périodes de stage de terrain importantes au cours de la formation.

> « Les stages, la visite des fermes innovantes tout au long de la formation pour leur montrer que c'est un métier extraordinaire, c'est très important…Vous savez la place des stages est fondamentale dans la formation. Ça leur permet de rencontrer aussi d'autres métiers (la coopération, l'environnement, la communication) et c'est bien qu'ils poursuivent par cela avant de s'installer tout de suite surtout pour les HCF » *(Professeur Lycée agricole).*

M. David qui interroge la construction professionnelle des futurs agriculteurs relativement à la transition écologique et à la transmission des savoirs professionnels montre en effet, que si la légitimité du savoir professionnel reste encore pour les jeunes apprenants le père de famille, le maitre de stage joue ce rôle de référent pour les apprenants non-héritiers du métier « La figure familiale est celle qui agit le plus nettement sur le sens que l'apprenant donne aux savoirs et à lui-même comme sujet » (M. David, 2019).

La projection des HCF ou NIMA (non issus du milieu agricole) dans le métier diffère de celle des jeunes héritiers qui « s'y voient »[15] (G. Delbos, P. Jorion, 1984) dès le plus jeune âge. Se préparer à entrer dans le métier que l'on connait depuis l'enfance et être attendu à la sortie de la formation par une exploitation existante depuis plusieurs générations familiales n'est pas la même chose que de s'apprêter à devoir chercher une ferme sur laquelle exercer ce futur métier. Lorsqu'ils (elles) sont promis(es) à une succession sur l'exploitation familiale (40/62) signifie qu'ils bénéficient d'une socialisation familiale avant d'entrer en formation. D'autres sont plus éloignés du monde agricole (22/ 62). Certain(e)s d'entre eux (elles) connaissent le maître de stage qui les accueille avec une éventuelle promesse d'installation, et d'autres encore, les plus nombreux parmi les HCF, sont très éloignés du métier et sont en stage sur une exploitation sans assurance d'une installation future ni du côté du maître de stage ni de celui du stagiaire.

[15] G. Delbos, P. Jorion, La transmission des savoirs, MSH, Paris, 1984.

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

Pour les filles qui envisagent de s'installer en HCF, la logique de la passion renvoie au plaisir de travailler avec du vivant, des animaux et/ou à leur intérêt pour l'environnement. La presque totalité des filles non issues du milieu n'ont qu'une connaissance très approximative du métier d'éleveur et envisagent une réorientation dans l'agro-alimentaire ou le para-agricole.

Les étudiants les plus éloignés du monde agricole disent avoir choisi leur formation mais moins clairement le métier.

Sophie*[a] *: « Plus que le métier, c'est la formation que j'ai choisie »

Sophie vient du Limousin, issue d'une famille non agricole. Seul son grand-père maternel était agriculteur mais il a pris sa retraite alors que la jeune fille avait 6 ans. Ni sa mère, ni ses oncles n'ont souhaité poursuivre dans ce métier. Sa mère est enseignante chercheuse en école d'ingénieur et son père est technicien cadre dans une entreprise privée avec une formation d'ingénieur lui aussi. L'intérêt pour la profession agricole, elle l'attribue à son rapport à la nature mais surtout à sa découverte du lycée agricole « Depuis toute petite, j'adore la nature, je fais de l'équitation et au moment de choisir mon orientation je suis allée aux portes ouvertes du lycée agricole et quand je suis arrivée là, dans ce milieu, avec les vaches, je me suis dit c'est là que je veux aller. Et ensuite au fur et à mesure j'ai fait une spécialité dans l'écologie donc en fait c'est au lycée que j'ai découvert l'agronomie et ça m'a beaucoup plu. Et voilà, j'ai continué. Après c'est vrai que quand j'étais petite, avec mon grand-père j'ai des photos où je suis avec lui à la ferme… Mais je ne m'en souviens plus… » Elle ne se fait aucune illusion sur la reprise d'une exploitation et son projet est d'ores et déjà le conseil en agriculture. C'est pour elle une façon de rester dans le milieu agricole « Je veux faire du conseil pour accompagner les agriculteurs. Ils en ont besoin et c'est valorisant d'aider quelqu'un et de voir que ça marche. Plutôt aider les paysans que les autres parce qu'ils en ont besoin. Aujourd'hui il y a vraiment deux catégories de paysans ceux qui suivent le père, le grand père et ceux qui vont essayer de voir d'autres manières de faire. Les premiers ils ont besoin d'ouverture d'esprit et les conseillers peuvent leur apporter beaucoup. »

[a]Tous les prénoms des interviewés cités dans ce rapport ont été modifiés

Jérôme : HCF : L'installation impossible : « on n'en parle pas »

Jérôme est fils de militaire, originaire des Ardennes. Le frère de son père avait repris la ferme céréalière du grand-père paternel puis il a fait faillite. Jérôme « passait son temps de l'enfance avec lui ». La profession de son père a fait voyager la famille notamment dans les DOM-TOM et ce n'est que depuis quelques années que Jérôme est rentré de Martinique. Il s'inscrit au lycée agricole en seconde, fait un Bac Pro CGEA (Conduite et Gestion de l'Exploitation Agricole). Il multiplie les expériences pratiques, fait de nombreux stages, tant durant les vacances que lors des week-ends prolongés dans des fermes diverses. Il est embauché comme apprenti dans une ferme pendant 4 mois. Il termine aujourd'hui son BTS ACSE.

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

Sa volonté est l'installation : « Y 'a deux ans je me serais bien installé chez le voisin de mes parents. Il n'y avait pas de repreneur. Mais sa femme a voulu revenir à ce moment-là sur l'exploitation. Mon maître de stage actuel c'est un GAEC de 4 associés : père-mère-oncle et fils. Mais le fils veut devenir fromager. Mon maître de stage c'est un super gestionnaire et j'apprends là-bas 100 fois plus qu'au lycée. Mais je suis en stage, je fais ce qu'on me dit, c'est important d'acquérir la confiance. Je voudrais bien m'installer avec lui. Mais on n'en parle pas ». Ce jeune homme souligne la difficulté des familles agricoles de sortir du silence. « Il faut parler et eux ils ne parlent pas. »

2.2 Les « héritiers-successeurs » : un métier passion

S'agissant des héritiers-successeurs, ils utilisent la rhétorique du métier passion. La passion renvoie à la naturalisation du métier *« on est né dedans », « on voulait faire ça depuis tout petit »,* rhétorique rencontrée dans toutes les enquêtes réalisées auprès des générations précédentes à celle de l'enquête (D. Jacques-Jouvenot, 1997). Ce discours parental repris par les fils ou filles d'éleveur est réaffirmé fortement lors de l'enquête. Les étudiants ajoutent que la décision de leur installation est un choix personnel fait hors d'une quelconque pression parentale. Cette rhétorique est quasi unanime. Aucun d'eux ne prétend avoir été contraint d'entrer dans ce métier. Les filles, de la même façon, disent avoir fait ce choix d'installation librement mais à la différence de leurs collègues garçons, plusieurs d'entre elles déclarent avoir eu des parents rétifs à leur future installation, ce qui pour autant n'a pas conduit ces jeunes filles à un changement d'orientation. Elles persistent dans leur choix : l'élevage est une passion comme pour leurs collègues masculins.

La revendication de leur liberté de choix du métier présentée comme une évidence par les héritiers successeurs interviewés au cours de leur formation doit être prise avec précaution. En effet, cette rhétorique peut traduire aussi un signe d'aveuglement qui conduit le jeune, dans le temps différé de l'installation, au refus de regarder les difficultés en face et finalement à les supporter pour faire la preuve de sa capacité à réussir professionnellement. N'est-ce pas là le sens de la phrase récurrente recueillie auprès des familles de suicidés en 2014 à propos du suicide d'un des leurs : « il pensait qu'il n'allait pas y arriver »[16] révélatrice d'une peur de l'échec chez la personne qui passe à l'acte ?

2.3 Les agriculteurs en difficulté : un métier « par défaut »

Lorsque l'on met en relation les discours des jeunes héritiers et celui des installés/aidés, on constate que, pour ces derniers, la transmission du métier a été subie plus que choisie. En effet, la seconde enquête qui porte sur les trajectoires des aidés montre, dans la majorité des cas étudiés, une transmission subie (34 cas/36). *Dans les histoires professionnelles de ces aidés relatées par les aidants, le métier n'est pas décrit comme un « métier passion » mais comme la seule activité que les aidés ont la capacité d'exercer.* Ainsi, les aidés-successeurs, en plus de détenir toutes les caractéristiques du désigné (D. Jacques-Jouvenot, 1997) – filiation biologique, sexe, âge –, « ils n'aiment

[16] D. Jacques-Jouvenot, *op. cit.*, 2014.

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

pas l'école », ce qui renforce encore le poids de sa désignation à succéder (D. Jacques-Jouvenot, 2014). *Pour eux, le champ des possibles, autre que la reprise de l'exploitation, se rétrécit de plus en plus.* Ajoutons qu'à une transmission subie correspondent toujours des relations familiales conflictuelles entre les acteurs : entre père et fils aidé, entre mère et fils aidé, entre frères, entre frères et sœurs. Les raisons du conflit (telles que racontées par les aidants) sont différentes selon les protagonistes :

- Les conflits entre parents et aidé-successeur portent sur le travail « mal fait » ou « pas fait au goût des parents ». Dans ces situations, les parents et notamment le père qui a pourtant cédé son patrimoine, tient encore le rôle de chef d'exploitation et exerce une certaine autorité pour que le travail soit effectué comme les générations familiales successives l'effectuaient. L'aidé n'est donc un successeur que sur le papier. Dans la pratique, tant que le père est en vie, le successeur-aidé n'a aucune autonomie. Et lorsque le cédant décède, le fils aidé est incapable de prendre sa place de chef d'exploitation.
- Les conflits au sein de la fratrie portent surtout sur la répartition de l'héritage et des compensations financières non satisfaisantes ou simplement non réglées au sein de la famille.

Histoire de Jean : « Tu n'aimes pas l'école ? Alors tu seras paysan mon fils ! »

Là, j'ai un dossier, je l'ai depuis le début, ça fait 6 ans, 7 ans que je suis l'agriculteur. C'est un dossier qui a bien marché, mais le gars, il a toujours besoin d'un conseil de temps en temps. C'est un gars qui était avec son père, qui travaillait avec son père et sa mère. Et il nous a appelé car il voulait acheter du terrain. Donc on est allé le voir et quand on est arrivé, qu'on a commencé à voir l'exploitation, qu'on a vu la compta, on s'est dit : « le terrain, c'est guère possible quoi ! ». Alors on a essayé de discuter avec eux, on leur a dit : « voilà, c'est guère possible d'acheter du terrain ». Et après, on a vu qu'il y avait des problèmes économiques. Alors on a essayé de conseiller et puis après, voilà que le père décède. Alors le jeune, complètement perdu, tout à fait incapable de mener une exploitation. Il s'était installé mais bon, son père était là… Et il nous dit : « Mais de toute façon, je sais rien faire d'autre, qu'est-ce que vous voulez que je fasse d'autre ? ». Et on lui dit : « mais ta ferme, tu perds de l'argent tous les jours ». Et puis, il a trouvé un jeune agriculteur qui a repris sa ferme. Et avec la reprise, il a payé toutes ses dettes. Et nous, on lui a trouvé un travail. Aujourd'hui, il est ripeur de poubelles et il est heureux comme tout parce qu'à la fin du mois, il a une paye. Là, il se lève à 3 heures du matin pour travailler. Avant, il arrivait pas à se lever, il arrivait à 8h du matin sur la ferme. Bon, lui, très tôt son père ne lui a jamais laissé de responsabilités. Et puis, c'est vrai, il est pas super intelligent, il est vraiment limite quoi ! Il ne serait pas arrivé à diriger une exploitation. Bon, à l'école, c'était pas ça, il aurait pas pu faire des études. Et je pense que le père, pour peut-être préserver le patrimoine, il s'est dit qu'il pourrait toujours travailler sur la ferme…

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

Maintenant, ça va mieux pour lui mais comme il nous fait confiance, il continue de nous appeler de temps en temps pour nous demander des conseils, même s'il n'est plus dans l'agriculture car en plus, il y avait un problème de logement insalubre dans lequel il vivait avec sa mère. Sa maman est décédée et là, on l'aide pour trouver un logement… » (Un aidant de Solidarité paysans)

Certains « aidés » (2) sont des HCF qui avaient choisi d'exercer le métier d'éleveur et qui n'ont donc pas été soumis à la rhétorique « avoir ça dans le sang » donc de la naturalisation du métier. De ce fait, ils n'ont pas non plus bénéficié de soutien ou d'encouragement de leur entourage ou du groupe professionnel dans lequel ils sont entrés. Les études sur les cas de départs précoces[17] révèlent la part contrainte de leur reprise. Au mieux, ils abandonnent le métier mais ils peuvent aussi, si l'on en croit les trajectoires des aidés étudiées ici, s'accrocher dans ce métier malgré un mal-être croissant qui peut les conduire au geste fatal.

3 Se former en famille et à l'école

Cette période d'observation de la réalité vécue lors de la socialisation anticipatrice des jeunes à l'entrée dans le métier est propice à la compréhension de leur projection dans le futur professionnel et l'enquête auprès des étudiants en lycée agricole, en amont de l'exercice du métier, témoigne de sa portée heuristique. Comme nous l'avons précisé précédemment, la manière de « s'y voir »[18], celle dont les jeunes s'imaginent tenir leur future place professionnelle dépend de leur rapport aux différents savoirs transmis dans les deux sphères principales de socialisation que sont la famille et l'école : « ce rapport au savoir embarque dans un même rapport dynamique, non seulement l'ensemble des valeurs, des représentations, de pratiques, de but de l'apprenant, mais encore l'image de lui-même dans ses relations et ses rapports aux autres » *(M. Gillet, 2019).* D'où l'importance de comprendre la place que les jeunes accordent à ces deux types de savoirs – familiaux et professionnels – afin de saisir la capacité de conformité ou de prise de distance prise avec les normes transmises dans ces deux univers. Ceci donne accès à des modèles de fidélité des jeunes aux générations qui les précédent, manière pour eux de prendre place dans l'histoire transgénérationnelle familiale.

3.1 La transmission des pratiques professionnelles en famille : une norme

Lorsqu'ils arrivent en lycée agricole pour suivre leur formation professionnelle, les jeunes héritiers successeurs disposent déjà d'un bagage de savoirs et de pratiques hérité lors de leur socialisation familiale. Le contenu du travail qui les attend lors de la reprise de l'exploitation parentale est connu de chacun(e). Il s'établit entre les parents et le successeur familial un rapport très étroit du point de vue des pratiques professionnelles.

[17] L. Jouvet, « *Le dilemme cornélien des producteurs laitiers en cessation précoce d'activité* », in Socio-anthropologie de la transmission, L'Harmattan, Paris, 2012, p. 29-50.
M. Mahé (coord.), D. Jacques-Jouvenot, O. Glocker, C. Quelin, *La mobilité professionnelle des agriculteurs*, in Actif Agri, Éd. La documentation française. 2020, pp 101-109.

[18] G. Delbos, P. Jorion, *op. cit.*, 1984.

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

Tous les jeunes interrogés sur les activités effectuées sur l'exploitation parentale rendent compte d'une très bonne connaissance des différentes tâches pour les avoir pratiquées eux-mêmes le week-end ou durant les stages et les vacances. Certaines tâches sont préférées à d'autres. Interrogés sur les activités appréciées, la sélection des animaux et la gestion du troupeau sont celles qui sont le plus souvent citées par les étudiants. Ils n'évoquent que très rarement des tâches qui les rebutent si ce n'est celles qui peuvent apparaitre comme « annexes » au métier : aller au bois, par exemple. En dehors des innovations environnementales, les futurs repreneurs héritent des manières de faire de leurs parents et ils partagent avec eux les normes professionnelles et les savoirs pratiques. Et si certains d'entre eux ne se pensent pas capables de s'installer seul en sortant de leur formation, c'est en partie parce qu'ils ont toujours effectuées leurs tâches sous l'œil de leur père : « Je ne suis pas sûr que je serais capable tout de suite de conduire l'exploitation sans l'aide de mon père. Je sais tout faire mais quelquefois pas dans le détail » (étudiant BTS).

Est-ce à dire qu'il n'y a pas de conflits familiaux ? Non, mais les différences de point de vue entre les générations sont relativement sous-estimées dans le discours des jeunes qui tiennent avec nous des propos très admiratifs de leurs parents, notamment de leur père.

De ce point de vue, les jeunes ingénieurs ont un discours un peu différent. Mieux préparés aux changements à faire sur l'exploitation parentale, plus ouverts sur le monde extérieur, sans doute plus proches du temps de la reprise également, les élèves ingénieurs semblent plus conscients des difficultés qui s'annoncent dans le partage du travail avec leurs parents, et mieux préparés à assumer la reprise de l'exploitation à la sortie de leur formation que les BTS des autres lieux d'enquête.

L'adoption des pratiques professionnelles parentales ne rencontre pas le même engouement en Auvergne et dans le Jura. Alors que la Franche-Comté se caractérise par sa tradition laitière et fromagère ainsi que coopérative, en Auvergne, les exploitations sont plus souvent marquées par une diversification des productions, d'où une volonté d'innovation plus grande des jeunes héritiers auvergnats.

En Franche Comté, du point de vue des pratiques agricoles, il s'agit de « traire du lait » et de pérenniser la coopération agricole[19]. L'investissement des acteurs dans les fruitières à comté, dans la coopération dans les zones concernées persiste également d'une génération à l'autre. Plus marginale mais encore très présente en Franche Comté, la présentation des vaches les plus performantes dans les comices sont des pratiques pérennes.

En Auvergne, les jeunes souhaitent eux aussi pérenniser la production traditionnelle de St Nectaire dans les cas où la rémunération est bonne, mais ils sont nombreux à vouloir y apporter des améliorations de façon à mieux réorganiser le travail sur l'exploitation. La transformation du St Nectaire à la ferme apparait comme une charge de travail importante qui occupe une personne, à côté de l'élevage de bovins-lait qui en occupe une autre.

[19] S. Guigon, Les fruitières à comté. Fromager au village, l'art de composer, Éd. Cétre, Besançon, 1996.

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

> « Les fermes, la moyenne c'est plus de 100 ha, Ceux qui transforment en direct, c'est bovins-lait. Si je m'installe, c'est en diversification, bovins lait mais aussi ovins lait et sans transformation. Le lait vendu en laiterie c'est 200 euros de plus car il est transformé en St Nectaire laitier ».

Cette citation d'une jeune future ingénieure nous explique que l'abandon de l'activité de transformation qu'elle propose à son frère est déjà une source de conflits avec lui car « lui (son frère), ne veut rien changer ». Cette mésentente empêchera d'ailleurs cette fille de s'installer.

Margot : « une installation féminine empêchée »

Margot est une jeune fille d'un père agriculteur de 58 ans et d'une mère de 52 ans, qui, après avoir occupé un poste de technicienne de laboratoire, a rejoint le GAEC familial père/fils. Les deux parents sont eux-mêmes issus de deux lignées agricoles. Margot aime beaucoup le métier d'éleveur mais ne projette pas de s'installer avec ses parents et son frère en raison d'une mésentente profonde avec son frère. « J'aurais pu m'installer chez moi mais je ne m'entends pas avec mon frère. Il a une vision très sectaire des femmes. Avec lui, je serais d'emblée à la compta et lui il ferait le reste. Mais de toute façon même si je pouvais éviter la compta, je ne m'installerais pas avec lui. » Pourtant cette activité d'élevage est celle qui lui plait et elle possède les compétences techniques nécessaires pour s'installer sans compter qu'elle maitrise la part administrative du travail qui l'accompagne. Activité qu'elle investit dans l'enseignement agricole mais qu'elle a partagé avec sa mère sur l'exploitation familiale. Donc elle ne renonce pas s'installer sur une ferme dans la zone AOP Nectaire laitier. Dans ce cas, elle choisirait de diversifier sa production : bovins lait-ovins lait- bovins viande tout en renonçant à la transformation fermière. Mais, l'entretien se termine sur cette phrase « Je savais déjà, même en faisant agro que je finirais conseillère à l'installation ».

3.2 Les préoccupations environnementales : l'opportunité d'une génération à innover

Du point de vue du rapport à l'environnement, on constate que les jeunes apprenants inscrits dans une formation BTS option agro-bio sont beaucoup plus sensibles aux problématiques environnementales que les autres. Le souci environnemental partagé par l'ensemble des apprenants inscrits dans cette formation est avant tout, selon eux, un choix d'intelligence économique. Ce changement fait l'objet d'une des innovations qu'ils comptent bien apporter sur le terrain en s'installant. La pédagogie propre aux lycées agricoles (F. Cardi, 2004), grâce aux nombreuses visites sur le terrain, mais aussi à des visites de leur professeur sur les lieux de stage ou encore à des modes d'évaluation de la formation qui font une grande place au rapport de stage donc à valeur expérientielle plus grande, permet au bout des deux années de formation d'emporter la conviction des étudiants du bien-fondé de la démarche agro-bio. Les professeurs interviewés mesurent la différence entre les plus jeunes de leurs étudiants (BEPA, Bac Pro) qui restent plus marqués par les valeurs et normes parentales et les étudiants de BTS, preneurs de nouvelles manières de produire et de travailler. Ce

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

choix permet aux jeunes de se présenter à nous, mais aussi surtout à leurs parents, comme des innovateurs. Le métier d'éleveur(se) est leur passion mais ils considèrent que certaines méthodes de travail des parents n'ont pas fait la preuve de leur validité, notamment du point de vue d'une amélioration de leur revenu ainsi que de la diminution de la surcharge de travail.

Prendre soin de l'environnement est une façon pour ceux-là de prendre leur place sur l'exploitation parentale en affirmant ce statut d'innovateur source d'une réelle reconnaissance au travail. C'est aussi une capacité nouvelle à s'imposer collectivement comme la génération du changement face à celle qui les précède.

La prise en compte de l'environnement dans les pratiques de l'éleveur accède à ce statut d'innovation car elle s'inscrit dans une logique de « coût/bénéfice ». En plus d'être vertueuses, les pratiques environnementales permettent d'améliorer le revenu des professionnels. Sans compter qu'il n'est pas pour déplaire aux futurs installés de réussir à convaincre leurs parents du bien-fondé de ces nouvelles pratiques professionnelles.

Ainsi, Aline est fière d'avoir convaincue sa mère : « C'est l'échange avec les autres qui fait changer, ma mère change déjà. Elle a compris que les antibiotiques on pouvait s'en passer et que c'est une pratique très coûteuse et pour l'animal c'est pas bien non plus ».

Mais la transmission de savoirs « à rebours » des nouveaux installés vers la génération précédente n'est pas toujours simple. Alain sait qu'il est difficile de convaincre son père mais ne désespère pas d'y arriver : « Faut arrêter d'acheter autant de concentrés Ce serait mieux pour l'environnement et pour l'animal. Mon père il demande l'avis des techniciens et aussi notre avis. Mais il a 55 ans et pour changer… c'est compliqué ». Il sait aussi ce que ces innovations portent en elles de conflits intergénérationnels à venir : « le fait qu'il y ait les anciens sur la ferme qui veulent pas changer leurs pratiques… C'est dur de convaincre le père et le grand père de changer… D'ailleurs au début, entre mon père et mon grand-père je sais que c'était pas facile non plus… ».

Les normes professionnelles qui se traduisent dans des manières de faire son métier sont en grande partie transmises de génération en génération et les changements liés à la génération montante assez peu importants. Seuls les engagements dans le rapport à l'environnement apparaissent vraiment comme une innovation au regard des générations précédentes et permet aux nouveaux venus de prendre plus facilement leur place au travail dans une relative autonomie professionnelle difficile à gagner dans les cas de reproduction des pratiques.

3.3 La reproduction des pratiques professionnelles familiales : une obligation chez les « aidés »

Les aidés n'ont suivi aucune formation initiale en agriculture et n'ont jamais participé à des sessions en formation continue. D'ailleurs, le choix du métier a été décidé parce qu'ils étaient en échec durant leur scolarité en primaire et au collège. À partir de ce constat, travailler sur la ferme des parents reste la seule voie professionnelle possible pour eux. Ils « n'aiment pas l'école » et sont considérés comme n'ayant pas le niveau pour poursuivre des études dans des établissements agricoles. Aussi, à 16 ans, après un

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

parcours scolaire chaotique, ces aidés travaillent sur l'exploitation familiale. Et c'est le père, la mère ou les deux parents qui deviennent ses seuls et uniques instructeurs. C'est la mise au travail du fils qui importe : « il fallait bien qu'il fasse quelque chose à la sortie de l'école ». Et le futur successeur ne connaît le métier qu'au travers des pratiques de son père. Il n'acquiert aucune nouvelle connaissance pour exercer son activité. Ainsi, pour les aidés, le rapport aux savoirs académiques est problématique dès l'entrée dans le métier et se confirme, voire s'aggrave par la suite.

Ce que « les aidés » apprennent par la suite, c'est à travailler beaucoup, comme les parents l'ont fait avant eux : il faut travailler toute la journée, sans véritable répit. Il ne faut pas être vu comme un « fainéant ». C'est le quantitatif qui importe, l'aspect qualitatif du travail reste inconnu, impensé. Ceci conduit souvent à une mauvaise organisation dans le travail : « il bosse toute la journée, du matin au soir, mais il n'y arrive pas ». Bien effectuer son travail, c'est faire comme leur père (ou leur mère) leur a appris.

Mais lorsque le contexte socio-économique, les normes et les pratiques évoluent, le déphasage est grand. Et ce n'est pas sans conséquence puisque, faute de connaissances suffisantes ou adaptées, ces aidés ne sont souvent pas capables d'intégrer les évolutions du métier et de les mettre en pratique sur l'exploitation : ils continuent de travailler autant en perdant pied progressivement tout en restant dans le déni jusqu'au jour où « ça craque ».

Et comme le disent les aidants, l'exploitant en difficulté, lorsqu'il appelle à l'aide, c'est qu'il y a « urgence, il y a le feu ». Lorsque les aidants interviennent, ils font le constat non seulement des difficultés auxquelles est confronté « l'aidé », mais surtout de pratiques professionnelles inadaptées, voire dangereuses : maltraitance animale, cadavres d'animaux déposés dans la grange, bactéries dans le lait, etc.

La mère et ses trois fils : « Il faut faire comme je dis ! »

« Là, en ce moment, j'ai un gros cas. Alors, c'était la mère qui était chef d'exploitation, qui travaillait avec son fils. Elle a fait appel à nous, parce qu'elle avait des difficultés financières. Il y avait un problème avec la banque, c'était « urgence, il y a le feu, on a besoin de vous pour que vous appuyiez notre démarche »… C'est souvent ça et en plus, le fils avait dit qu'il voulait s'en aller. Il ne voulait pas rester parce que la mère avait une forte personnalité et elle laissait peu de place… Elle, elle s'était installée sur la ferme de son père. Son père ne voulait pas et elle l'a fait quand même car elle voulait lui montrer qu'elle pouvait y arriver. Donc son fils, célibataire, du coup il est parti et c'est l'autre fils, célibataire aussi, qui s'est installé. Et le fils, il a fait des conneries, un problème sanitaire. Et on a réglé le problème en collaboration avec le président de la coop… Alors on ne sent pas que la mère est déprimée mais il y a une violence en elle extraordinaire à l'égard de ses enfants. Bon, il y avait des dettes, mais ils sont en train de les résorber. Donc là, ils arrivent à se faire une bonne paye. Mais là, il y a un nouveau clash avec le fis. Il n'arrive pas à trouver sa place dans l'exploitation. Il a voulu changer des choses par rapport à la compta pour que ce ne soit plus

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

la mère qui s'occupe des comptes, en confiant la compta au CER. Et ça n'a pas plu à la mère. Et elle dit que son fils continue de faire conneries sur conneries Maintenant elle est à la retraite mais elle continue encore d'aller traire. Et il y a un troisième frère qui est revenu et qui donne des coups de main de temps en temps sur l'exploitation. Mais il n'a pas été payé par son frère employeur. Le 3e fils, il a trouvé une petite copine et le frère, il doit être un peu jaloux. Et là, ça va pas trop entre eux maintenant. Mais la mère, elle ne laisse aucune autonomie à ses fils, même si elle est en retraite. » (Une aidante de Solidarité paysans)

3.4 La transmission d'une norme familiale : la division sexuée du travail

Les travaux de J Rémy et de C. Giraud[20] ont montré que l'élevage est la filière où le métier de couple était encore la norme. Cela signifie que la division sexuée du travail est aussi très marquée et les tâches codées féminines ou masculines. On constate que cette norme reste très ancrée dans le récit des jeunes relativement aux activités qu'ils effectuent déjà sur l'exploitation parentale.

Lorsque les jeunes racontent leur expérience professionnelle et détaillent les activités effectuées sur l'exploitation parentale, aucun des garçons interviewés n'évoque l'activité liée à la gestion tant administrative que comptable de l'exploitation, même s'ils soulignent fréquemment l'importance de « bien gérer ». En effet, les jeunes garçons n'évoquent que les tâches effectuées à l'extérieur et identifiées comme masculines. La comptabilité /gestion est, à l'inverse, une tâche du dedans, donc féminine. La division sexuée du travail lisible dans les oppositions spatiales (dedans/dehors) est quasi-unanime dans le discours des jeunes hommes. Alors que les garçons évoquent tous les tâches du dehors comme des tâches qu'ils effectuent à chaque retour dans leur famille, aucun ne participe à la part de l'activité qui concerne la gestion de l'exploitation. Notons que nombreux sont les élèves non-héritiers qui disent qu'ils ne parlent jamais (avec regret) de cet aspect administratif avec leur maitre de stage. Si cette question du rapport aux papiers, à la comptabilité, plus largement à l'administration du travail n'est pas abordée par l'interviewé, c'est comme si elle n'existait pas. Il nous paraît essentiel d'attirer l'attention du lecteur sur ce critère car les enquêtes menées avec les aidants mettent en évidence qu'un des problèmes essentiels rencontrés par les agriculteurs fragiles et par les éleveurs en général concerne la paperasserie (contrôle, mise aux normes, facturation, gestion comptable, rapport aux institutions, etc.) Or, si les jeunes garçons oublient de mentionner cette tâche, c'est non seulement parce qu'ils n'y participent pas, mais aussi et surtout parce que, pour leurs parents comme pour eux, celle-ci reste une tâche genrée, dévolue aux femmes conjointe ou co-exploitante. Aucune transmission de ces savoirs gestionnaires n'est faite dans la famille, d'où l'importance de la socialisation scolaire à cette question. A partir des discours tenus par les jeunes sur la division du travail dans leur famille, nous constatons que le modèle familial reste toujours sexué. Chaque futur(e) successeur(e) connait sa place sexuée à venir sur l'exploitation familiale. La division sexuée du travail qui reproduit les inégalités de genre basée sur la dévalorisation des tâches féminines perpétue la domination masculine déjà lisible dans le non-héritage de la place de successeure et doit être in-

[20] C. Giraud, J. Rémy, « Division conjugale du travail et légitimité professionnelle, Le cas des activités de diversification agricole en France », in Travail, genre et sociétés, 2013/2, n° 30, pp 155 – 172.

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

terrogée. D'où une nécessaire remise en question du rôle social assigné aux femmes sur les exploitations agricoles.

La période de modernisation de l'agriculture à partir des années 1960 a vu les femmes quitter les exploitations familiales car cette main d'œuvre n'était pas nécessaire sur certaines exploitations qui se modernisaient techniquement. On ne leur a pas demandé leur avis. Il était de bon ton alors que « l'épouse ne mette plus les pieds à l'écurie ». Dans cette même période se sont mis en place des centres de comptabilité pour les éleveurs les plus enclins au progrès. Les autres ont préféré garder leur conjointe avec eux tout en faisant attention qu'elles correspondent aux nouveaux codes de la féminité édictés. Seule une tâche auprès des bêtes leur était réservée : la traite. Mais plus les tâches, dont celle-ci, gagnaient en mécanisation et technicisation, plus les hommes s'en sont emparés et rapidement les femmes ont été reléguées dans les cuisines pour assumer et les tâches domestiques et les tâches administratives, sans oublier le rapport à la santé de la famille. Les conjointes d'exploitants ont donc assumé les tâches de bureau plus que celles de l'étable. Or, cette tâche « administrative » s'est de plus en plus complexifiée et a nécessité progressivement une formation pour pouvoir l'exécuter correctement. Il n'est donc pas surprenant de constater que, durant leur formation dans un établissement agricole, les jeunes filles, qui ont intériorisé la place qui est la leur sur l'exploitation, investissent dans cette discipline. Même si de nombreuses femmes travaillent à l'extérieur des exploitations aujourd'hui, certaines d'entre elles continuent d'effectuer cette tâche de gestionnaire tout en ne travaillant plus sur l'exploitation.

3.5 L'administratif : le travail des mères

Lorsque la mère travaille avec le père sur l'exploitation ce sont les femmes qui assument la tâche de gestion. La situation des mères dans les familles des 40 enfants d'agriculteurs que nous avons interrogés se présente ainsi :

- 14 mères travaillent sur l'exploitation (GAEC conjoints ou EARL)
- 2 mères travaillent à mi-temps sur l'exploitation
- 21 travaillent à l'extérieur (dont 2 sont comptables)
- 3 sont divorcées.

Quant au travail de gestion sur l'exploitation, la répartition est la suivante :

Sur les 40 exploitations :

- 22 mères font la gestion seules
- 5 pères font la gestion seuls
- 7 couples font la gestion ensemble
- 6 externalisent la gestion

Nous remarquerons que les mères qui assument la tâche de gestion seules sont plus nombreuses que les conjointes qui travaillent sur l'exploitation. Ce qui signifie que certaines femmes qui travaillent à l'extérieur ne sont pas pour autant dispensées de cette tâche. Notons aussi que deux femmes d'exploitants travaillant à l'extérieur sont comptables de profession.

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

Ce travail féminin est très sous-estimé par les fils : « C'est ma mère qui fait la gestion. Enfin elle trie les factures… Et après c'est le CER ». Il est vrai que la gestion de l'exploitation ne se résume pas à trier les factures et que dans un certain nombre de cas, il est complété par le travail du CER qui gère les demandes de subventions, les dossiers PAC, etc. Mais la plupart des femmes effectuent l'ensemble des tâches qui relèvent de la comptabilité, de la gestion et ne font pas appel au CER. Comme dans le cas des petits patrons sous-traitant de la serrurerie, étudiés par C. Delabie, « Les héritiers dénient les apprentissages maternels, s'identifient à des modèles masculins… »[21]. La sous-estimation du travail des mères par leur fils se traduit aussi dans les propos dévalorisants suivants : « C'est ma mère qui fait mais si elle le faisait pas, mon père le ferait », sous entendant que ce n'est pas un travail pénible et le père a les compétences nécessaires pour le faire.

3.6 Bien gérer l'exploitation sans souffrir de la part administrative

Cette représentation très genrée du travail s'accompagne d'un sous-investissement des garçons dans l'apprentissage de la comptabilité/gestion, même si ces derniers reconnaissent l'importance de la gestion, répétée à l'envie lorsqu'ils évoquent les changements nécessaires à faire sur l'exploitation : « il faut savoir bien gérer » revient dans les entretiens comme un leitmotiv !

« Bien gérer », c'est pour ces jeunes garçons, acquérir une vraie autonomie, mieux organiser le travail, prendre plus de vacances et surtout améliorer leur revenu. Pour cela, ils envisagent moins de services vétérinaires, plus d'agro-écologie, et une réappropriation de la gestion de l'exploitation pour en finir avec l'externalisation du service comptabilité-gestion (notamment le CER). En effet, certains parents des jeunes externalisent le travail de comptabilité gestion même si ce sont les mères qui trient les factures, préparent le travail. Finalement les exploitants transmettent les déclarations PAC à faire par le comptable : « La compta, c'est mes parents qui la font et après ils donnent au CER pour ce qu'ils n'arrivent pas à faire, alors ils suivent quand même. » (Matthias). Dans les GAEC masculins (frère/père, oncle/père, associés) le travail de comptabilité /gestion est toujours externalisé. Mais cette réappropriation de la gestion de l'exploitation exige des compétences et passe donc par l'acquisition de savoirs qui accompagnent cette pratique. Or, si ces jeunes envisagent la fin de l'externalisation des tâches de gestion, on observe malgré tout un rapport différent à la comptabilité-gestion, tant comme discipline scolaire que comme savoirs pratiques au service de l'action, entre les filles et les garçons.

Convaincus de l'importance d'une bonne gestion de l'exploitation, les jeunes garçons considèrent toujours les tâches administratives comme la part féminine. Ainsi, pour certains d'entre eux, la réappropriation de la gestion passe par une délégation de ce travail aux femmes : mère, épouse ou copine.

A l'inverse, le discours des filles d'éleveurs est très différent. L'assignation à cette tâche est intériorisée, d'où un très grand intérêt porté par les filles à cette discipline. Et, à l'inverse de leurs collègues garçons, elles effectuent souvent cette tâche sur l'ex-

[21] C. Delabie, « *Reconstruire les masculinités patronales en s'adaptant aux transformations du travail* », in Revue Les cahiers du genre, 2019/2, p. 73-96.

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

ploitation familiale durant leur période de formation. Cet investissement traduit peut être aussi une inquiétude quant à la réalité de leur installation. Certaines d'entre elles disent le désaccord de leurs parents face à leur choix de formation. Investir cette discipline leur permet peut-être aussi d'envisager une autre orientation professionnelle. Elles savent que la place des femmes est en lien avec les besoins de l'exploitation et qu'en cas, par exemple, d'installation précoce du fils sur l'exploitation, la personne remplacée est la mère. On voit bien là comment le projet du futur installé est construit sur plusieurs générations, projet dans lequel l'épouse apparait et disparait au gré des besoins de l'exploitation et au bénéfice des hommes de l'exploitation : « Si je reviens sur l'exploitation ce sera à la place d'un des deux qui s'en ira. C'est ma maman qui partirait. Elle s'était installée en GAEC avec mon papa. Notre but c'est de rester une petite structure car on sait bien qu'un jour je serai tout seul donc il faudra pas trop grand » (Romuald).

La manière dont les jeunes se projettent dans leur future place professionnelle dépend de leur rapport avec différents savoirs scolaires. Or, il nous semble très important de revenir sur cette question dans la mesure où un des premiers motifs de mal-être des agriculteurs en difficulté est justement le désintérêt, voire l'abandon de tout ce qui relève de « la paperasserie ». Si les jeunes exploitants préfèrent travailler seuls (sans conjointe) tout en dénigrant l'apprentissage nécessaire à la maitrise de ces savoirs au cours de leur formation, il y a fort à parier que le courrier s'entassera sur les tables de cuisine encore quelques années et les demandes de subvention arriveront en retard dans les administrations concernées, ce qui n'est pas pour arranger le revenu des acteurs.

C'est pourquoi se préoccuper du rapport aux savoirs gestionnaires de ces jeunes permet d'anticiper leurs éventuelles difficultés au travail. Les organismes de formation ont sans doute un rôle à jouer dans l'évolution de la définition du métier d'éleveur en insistant sur l'importance et la diversité des tâches pratiques et administratives qui le composent.

3.7 Garçons et filles face à la transmission des savoirs scolaires

Cette norme familiale transmise semble se renforcer dans la période d'acquisition des savoirs scolaires, notamment de la comptabilité gestion, même lorsque les jeunes considèrent que la gestion est une discipline à acquérir pour pouvoir s'autonomiser. En quoi ceci est-il un problème ?

- D'abord parce que se perpétue une inégalité entre les femmes et les hommes au travail, inégalité qui explique sans doute en partie le départ des femmes à l'extérieur des exploitations. Cette norme familiale transposée dans le champ scolaire renforce l'intériorisation des rôles masculins et féminins sur l'exploitation et de fait reproduit les inégalités homme/femme au travail.

- D'autre part, parce que la réticence des garçons à se former au travail administratif nécessaire à la bonne gestion de leur exploitation les conduit à nier cette compétence pourtant indispensable à l'exercice de leur métier.

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

Les filles considèrent que la comptabilité-gestion est une discipline importante qu'elles suivent avec attention, voire quelquefois en redemandent.

> « La compta-gestion on en a fait l'an dernier, c'était pas mal. Cette année on a survolé, mais on n'a pas assez de cours là-dessus » (Léonie, GAEC père-oncle, 45 vaches laitières /80 ha rupture GAEC mésentente au moment de la mise aux normes).

Pour elles, la compta-gestion est un savoir indispensable à la mise en œuvre de la pratique professionnelle lorsqu'elles seront installées :

> « La discipline la plus importante, c'est la compta-gestion, c'est ce qui permettra de s'installer et d'être autonome sur la ferme… Ma maman faisait la compta avant le divorce, maintenant c'est mon père qui fait les papiers mais c'est le CER qui s'occupe de la PAC. Si je m'installe, c'est moi qui m'en occuperai » (Élisa, fille d'éleveurs de charolais et céréalier, souhaite s'installer sur la ferme de son père).
>
> « C'est la sœur de mon père qui s'occupe de la compta… Moi, je m'y intéresse pas trop pour le moment. Mais si je reprends je la ferai moi-même parce qu'il faut bien optimiser la ferme » (Solène, fille d'éleveur, GAEC conjoints).
>
> « Moi, c'est mes parents qui font les papiers. On a un comptable C'est ma mère qui fait les déclarations, les subventions c'est mon père et ma grande sœur, au niveau ordi. Je veux dire. La PAC mon père il va à la chambre … Je trouve que c'est important la compta au lycée, car après on en aura besoin » (Aline, sa mère est à mi-temps sur l'exploitation en EURL holstein et lait standard).

Et si elles ne délaissent pas la comptabilité-gestion, elles effectuent de nombreuses autres tâches sur l'exploitation familiale ; tâches qu'elles apprécient plus ou moins. : « Je fauche, je pirouette, j'andaine. Ce qui est lisier, j'aime pas et je le fais pas. J'aime bien traire et faucher. Le bois, je déteste ça et je ne ferai pas. C'est moi qui m'occupe de la déclaration des veaux et c'est ma tante, qui travaille au CER, qui fait la compta et ça c'est moi qui le ferai après ma tante ». Sandrine est assez satisfaite de sa formation en gestion même si elle en réclame plus : « On n'a pas eu assez de gestion cette année. Un cours de 4h une semaine sur 2. Mais on ne le fait pas assez en profondeur ».

Pour les garçons, la comptabilité gestion est une matière importante et ils considèrent qu'elle n'est pas forcément suffisante à l'école mais c'est quand même toujours sans enthousiasme qu'ils l'abordent comme enseignement. Ayant déjà des préférences pour certaines tâches réalisées sur l'exploitation, ils opèrent la même distinction entre les différents enseignements reçus durant leur scolarité. En effet, ils s'intéressent plus aux disciplines pouvant leur apporter des connaissances supplémentaires et éventuellement améliorer ou perfectionner leurs pratiques.

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

Joris : une préférence pour les enseignements « concrets »

Joris est fils d'éleveurs. Il souhaite reprendre la ferme mais son souci principal est de réorganiser la répartition des tâches sur l'exploitation : « Moi j'aime gérer le pâturage. Il faut calculer au mieux quelle dose d'engrais il est nécessaire de mettre. Semer, j'adore. J'aime beaucoup traire mais il faut bien apprendre à gérer le troupeau c'est encore autre chose. Mais en fait je crois que je suis plus matériel que traite… Ça ne me dérange pas de gérer le troupeau mais la mécanique j'aime bien et même plus que le troupeau. Dans la formation BTS, la compta j'y avais jamais touché donc c'est pas la matière qui me passionne le plus. Chez nous, c'est ma mère qui fait la compta. Mais il y a des matières que j'aime bien, ça m'intéresse… La zootechnie par exemple. (Fils d'éleveur dont le père est installé en GAEC avec un cousin. Deux ouvriers travaillent également sur l'exploitation).

Hubert : « À l'école, je n'ai pas appris grand-chose »

Hubert est fils d'éleveur. Il aime le travail de la ferme en général. Mais il considère que « la relation avec les bêtes, soit tu l'as, soit tu l'as pas. En fait, pour faire ce métier, il faut être passionné. Si on ne l'est pas, il faut pas le faire. Le suivi du troupeau, la traite l'alimentation la reproduction, le moment des accouplements, actuellement c'est mon père qui le fait mais ce sera moi une fois installé. Quand je ne suis pas au lycée, j'arrive tous les jours, je suis sur là ferme pour traire. En BTS, je n'ai pas appris grand-chose de plus. C'est en stage que j'ai appris beaucoup : d'autres manières de travailler, d'autres pratiques ».

Hubert connait bien toutes les activités qu'il met en pratique depuis l'enfance auprès de ses parents. Sa mère travaille à l'extérieur « mais comme elle est comptable de formation, elle est hyper forte là-dedans. Elle fait tous les dossiers de la ferme. Le dimanche matin, c'est un de ces cirques à la maison. Il faut retrouver les factures perdues, c'est du boulot… Moi ça, ça ne m'intéresse pas. C'est important mais c'est pas mon truc » (Fils d'éleveur dont le père est installé en GAEC à 3).

Alors que les jeunes garçons sont conscients de l'importance de la bonne gestion de leur future exploitation, ils n'investissent pas pour autant la discipline qui leur permettrait de maitriser cette tâche une fois installés. Ils n'acquièrent donc pas cette compétence essentielle requise pour devenir éleveur. Ils se projettent dans un futur professionnel accompagnés d'une femme (rien n'est moins sûr) à qui reviendra cette tâche pensée et vécue comme spécifiquement féminine par les jeunes chefs d'exploitation. En ce sens, ils reproduisent cette norme familiale. Or, on sait que depuis les années 2000, parmi les jeunes ménages d'agriculteurs, deux tiers des conjointes occupaient un emploi salarié « à l'extérieur » (Rattin, 2002). Elles sont la plupart du temps employées (caissières, aides-soignantes, aides à domicile, etc.).

Dans l'enquête présentée ici, elles sont plus de 50% à travailler à l'extérieur alors que 40% travaillent avec leur conjoint ou en GAEC et 10% des couples sont divorcés. Par

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

ailleurs, on sait que dans les exploitations d'élevage « …certaines tâches, comme la traite en élevage laitier, sont toujours codées comme féminines. Contraignant sur les horaires, difficile à salarier, ce travail d'astreinte suppose, dans nombre d'exploitations, une participation féminine » *(Bessière et al., 2008).* Bien que conscients de l'absence de plus en plus fréquente des femmes sur les exploitations, les jeunes risquent d'être confrontés, soit à l'effectuation de cette tâche administrative sans en avoir la compétence – situation dont nous voyons les méfaits dans les générations précédentes –, soit à l'externalisation de cette tâche vers les comptables ou services comptables tels le CER, service qui coûte cher et présenté par les jeunes comme un poste sur lequel il est possible de faire des économies. Les transformations économiques et sociales n'ont pas permis aux hommes, comme pour les patrons industriels étudiés par C. Delabie de « valoriser des compétences et des fonctions traditionnellement perçues comme féminines ».[22]

Ce n'est pas le contenu des programmes qui posent un problème mais plutôt la mise en évidence de l'utilité des savoirs administratifs et gestionnaires dans l'exercice du métier dans la période contemporaine. Les jeunes savent que c'est important mais ils évitent ces apprentissages car, pour eux, ce n'est pas le cœur du métier : « j'ai pas choisi le métier pour être devant un bureau ». S'ils ne s'approprient pas ces savoirs gestionnaires, ils restent par ailleurs prisonniers d'une image du métier de couple où homme et femme ont des places genrées qu'on croirait inamovibles. Alors même que les jeunes garçons se voient comme des chefs indépendants et autonomes à la tête d'une exploitation individuelle, persuadés du bien-fondé de la « bonne gestion » de leur exploitation, ils persistent dans une représentation genrée de la division du travail : soit ils préfèrent que leur future compagne travaille à l'extérieur « tout en donnant un coup de main pour la paperasse », soit ils envisagent leur futur métier comme un métier de couple dans lequel la division du travail reste genrée.

Un étudiant atypique : Thomas et une prise de conscience de l'évolution du métier

Thomas vient du Sud de la France et ses parents ne sont pas agriculteurs, son frère ainé a rencontré une compagne qui était agricultrice et il s'est installé avec elle parce qu'il a toujours voulu faire ce métier en référence à son grand-père paternel qui lui était viticulteur. Ce dernier n'a pas voulu reprendre derrière son oncle qui s'était lui-même installé à la suite du grand père : « …finalement, lorsqu'il a découvert avec sa compagne, il a préféré devenir éleveur, donc il a racheté des terres et il s'est installé avec elle… Et c'est lui qui m'a donné envie de faire la formation ici. Moi je veux faire du conseil et après m'installer. C'est pour ça que j'ai fait un BAC SVT option physique chimie, ensuite un DUT génie biologique option agronomie puis prépa bio pour intégrer l'ingénierie. Puis prépa pour intégrer une école vétérinaire. Ce qui m'intéresse, c'est l'élevage porcins plein air, transformation et vente directe ». Son cursus de formation est le résultat

[22] C. Delabie, *op. cit.*, 2019.

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

d'un choix « … pour être indépendant, autonome, pas être dépendant de certains organismes, car une fois qu'on a mis les pieds dans un de ces organismes, une coopérative ou autre chose…c'est dur d'en sortir ». Et il se projette dans une installation de couple : « … Avec ma petite amie qui veut aussi s'installer et donc pourquoi pas être associés. Je pense qu'elle voudrait pas toute seule faire les papiers, donc je l'aiderai. Elle veut avoir sa production à elle et c'est bien qu'on soit chacun multi tâches, mais je pense que ce métier il se rapproche plus de celui d'un ingénieur aujourd'hui. Maintenant être éleveur ce n'est plus seulement donner à manger aux animaux, faire des naissances, etc. Ça veut dire savoir toucher à toutes les tâches et bien sûr s'occuper de la paperasse ».

3.8 Des hommes seuls et des papiers qui s'entassent

S'agissant des aidés, sans formation professionnalisante dans l'agriculture, le rapport à l'écrit, à la comptabilité, à la gestion, aux documents administratifs est, comme nous l'avons précisé plus haut, très distant, voire inexistant. De plus, ici, la division sexuée du travail n'intervient pas car les aidés sont célibataires ou divorcés. Ces exploitants n'ont donc pas acquis de compétences gestionnaires ni dans la famille, ni à l'école et ils ne peuvent déléguer ces tâches à personne d'autre : les femmes ne sont pas là et l'externalisation de la gestion, non seulement coûte trop cher, mais n'est même pas envisagée. Aussi, lorsque les aidants interviennent sur l'exploitation, la première chose qui les frappe (et c'est systématiquement le cas dans toutes les situations sur lesquelles ils sont intervenus) c'est la paperasse qui s'est accumulée depuis plusieurs semaines, voire plusieurs mois : les courriers ne sont pas ouverts, voire même restent dans la boîte aux lettres ; ce sont toutes les démarches administratives qui ne sont pas faites et qui, si elles se sont longtemps situées en périphérie du métier, deviennent, aujourd'hui, centrales dans l'exercice du métier.

> « Quand on arrive, la première chose qu'on remarque, c'est les papiers entassés au bout de la table de la cuisine et les courriers qui ne sont pas ouverts, des recommandés, etc. Là, dernièrement, on est allé chez une personne qui avait appelé l'association. Quand on est arrivé, on est allé voir la boîte aux lettres, il y avait une pile de courrier comme ça… Plein de courrier, des lettres de rappel, des avis de recommandés, donc souvent, notre intervention, ça commence par les papiers, demander à l'agriculteur d'ouvrir les lettres et voir ce qu'on peut faire ». (Un aidant de Solidarité paysans).

4 Se projeter au travail : une préférence pour l'installation individuelle

Le mélange famille/travail et les rapports sociaux qui lient les acteurs dans cette configuration de travail a donné lieu à beaucoup de publications sociologiques. Depuis les années 1960 et la période de modernisation, les sociologues n'ont cessé d'interroger la fin de l'exploitation familiale. Il est clair que, même dans les filières d'élevage qui restent les plus marquées par le travail du couple (J. Rémy, Giraud, 2013), de nombreuses

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

transformations ont eu lieu dont une des plus importantes est la place des GAEC ou d'autres formes collectives de travail en agriculture. Si ce type d'installation a connu un essor très important au cours des 30 dernières années, présentant notamment des avantages du point de vue des conditions de vie pour les éleveurs (vacances, week-end, remplacement, etc.), il est moins prisé dans la génération actuelle des futurs repreneurs. En effet, nous avons constaté lors de cette recherche que, les jeunes préfèrent largement l'installation individuelle à l'installation collective même chez ceux qui héritent d'exploitation sur laquelle les parents étaient installés en GAEC. Derrière ce choix majoritaire d'installation en individuel de la part de nos interviewés, se cachent deux choses :

- d'une part la conscience de conflits familiaux importants et fréquents dans les formes collectives de travail,

- d'autre part la volonté affirmée de ces jeunes du refus de travailler avec leur épouse.

Ceci peut d'ailleurs sembler paradoxal avec ce que nous avons dit précédemment, à savoir leur assurance quant au fait qu'ils trouveront, comme leur père avant eux, une épouse qui acceptera d'assumer cette tâche administrative à venir tout en souhaitant exercer leur métier en individuel. Or, on peut considérer que ces deux manières de voir sont des revendications d'indépendance et d'autonomie, valeur cardinale de la profession. Réinterrogeant l'hypothèse du suicide fataliste, catégorie durkheimienne relativement délaissée par la sociologie, N. Deffontaine (2020) donne une partie de l'explication de ce changement de perspective des futurs exploitants constaté dans notre enquête. En évoquant la tension entre deux injonctions paradoxales face à laquelle se retrouvent les couples de jeunes installés, à savoir « …la loyauté à l'égard de l'héritage parental et l'injonction à l'indépendance professionnelle », les jeunes couples se retrouvent « … au centre de registres normatifs opposés dont la conciliation semble difficile ».[23]

Pour ce qui est de nos interviewés, il semble que ceux qui sont « nés dedans » sont bien conscients de cette difficulté qui les attend sur les fermes familiales et que le choix majoritaire de ne pas travailler avec leur épouse dans le futur soit une partie de la réponse apportée à cette situation. Succéder sur l'exploitation parentale est envisagé dans la mesure où ils peuvent affirmer des nouveaux choix techniques et préférer d'autres choix de vie que ceux de leurs parents : échapper aux normes familiales « ma femme travaillera à l'extérieur » et imposer des normes professionnelles nouvelles « j'ai déjà bien réussi avant de m'installer à convaincre mon père de passer en bio. Et pourtant c'était un féru opposant »

[23] N. Deffontaine, *op. cit.*, 2020.

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

4.1 Projection du mode d'installation / Mode d'installation de la génération précédente

Mode d'installation envisagé	Reproduction Du modèle individuel familial	Reproduction En GAEC familial	Reproduction En GAEC mais non familial	Total
	22	12	6	40

4.2 Installation envisagée avec ou sans conjoint

Origine Installation envisagée	Enfants d'agriculteurs		HCF		TOTAL
	Filles	Garçons	Filles	Garçons	
Avec conjoint(e)	2	6	4	/	12
Sans conjoint(e)	8	13	1	3	25

25 étudiant(e)s ne savent pas encore s'ils ou elles s'installeront seul(e) ou avec leur conjoint(e).

Ce choix d'installation individuelle vient compliquer la situation à venir des transmissions. En effet, la demande d'installation en individuel est grandissante alors que l'offre de transmission est plus importante en GAEC et autres sociétés. (62% souhaitent s'installer en individuel alors que l'installation en société représente 50% des offres)[24]. De ce point de vue, l'inadéquation des projets cédants/successeurs apparait nettement comme un problème contemporain qui risque de ne pas permettre de résoudre la crise des successeurs.

Sur les 22 cas d'étudiants non-fils ou fille d'agriculteurs, 16 souhaiteraient s'installer et sur ces 16 personnes 10 sont des garçons et 6 sont des filles. Les projets d'installation des filles sont souvent des souhaits d'installation à plusieurs, accompagnés d'une volonté de diversification (par exemple, projet de ferme pédagogique, d'élevage de caprins). Alors que nous vivons une période de recherche d'installation en individuel et que les offres d'installation en HCF sont en plus grand nombre dans des structures de plusieurs associés, les filles devraient être bien accueillies dans ces structures. Quant à la majorité des HCF garçons, ils souhaitent s'installer seuls ou avec leur conjointe mais sur des exploitations individuelles.

Les HCF qui ne souhaitent pas s'installer sur une exploitation sont toutes des filles. Elles expliquent ce refus d'installation par le fait qu'elles ne souhaitent pas s'installer seule. Certaines disent très clairement qu'elles manquent de confiance en elle ou parce qu'elles n'ont pas d'exploitation à reprendre.

[24] Données PAI Haute-Saône (Point Accueil Installation)

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

4.3 Projection des changements sur l'exploitation parentale : améliorer l'organisation du travail

Les jeunes affirment être attentifs à une organisation du travail plus rationnelle que celle de leurs parents. La surcharge de travail est soulignée par chaque jeune interviewé, mais ils ne la présentent pas *a priori* comme un problème pour les jeunes. La culture familiale de ce point de vue est bien partagée entre parents et enfants : « Celui qui ne veut pas travailler, il faut qu'il fasse un autre métier ». Cette surcharge de travail doit cependant s'accompagner d'un revenu correspondant : « Ne pas travailler pour rien, ne pas faire des heures et rien gagner, je veux pas faire comme mon père toujours au boulot et pas de revenu ». Bien que conscients de la difficulté du métier et des journées de travail qui n'en finissent pas, les jeunes ne remettent pas en question cet état de fait qu'ils relient, comme leurs parents le font, au métier. Les étudiants ont à cœur de travailler de façon plus rationnelle que leurs parents : « Je ne travaille pas pour ne pas gagner ma vie. Pas comme mes parents. On doit être payé pour son travail » (fille d'éleveur en lait standard, EARL).

> « Mon objectif de revenu c'est 5000 euros par mois. Mes parents ils prennent de l'argent quand ils en ont besoin…mais il faut suivre les comptes… Dans l'élevage, il faut diminuer les charges, faire plus de lait et conserver la filière comté. J'ai confiance dans le CIGC mais il faut plus de règles pour préserver la filière. Faut gagner sa vie, sinon c'est pas la peine de se crever pour rien » (fils d'éleveur, Comté)

Si le temps de travail ne leur pose pas de problème, les étudiants veulent travailler de façon plus rationnelle que leurs parents : « Je bosse parce que j'aime ça mais je ne me serais pas vu travailler des heures sans compter. Je veux me sortir un revenu ». Cette représentation du travail de l'agriculteur n'est pas celle qui ressort des entretiens réalisés avec les professeurs d'économie ou d'agronomie, les BEPA ou Bac Pro considèrent que « plus ils en font, mieux c'est, meilleur est le paysan ». (Professeur d'économie Lycée agricole).

Il est hors de question de ne pas avoir de temps libre/pas de vacances et d'autant plus qu'ils veulent des femmes qui travaillent à l'extérieur. Un rapport de recherche commandé par la région Finistère cite Éric Ambiaud :

« En moyenne, en 2004, un peu plus de 40% des agriculteurs prennent des vacances pour une durée d'environ 11 jours mais cette moyenne masque des écarts importants : les départs sont plus nombreux pour les exploitants de culture permanente alors que les éleveurs, notamment de bovins pour le lait, partent plus difficilement. L'élevage requiert plus de temps de travail que les cultures. Par exemple, près de 800 heures annuelles séparent le céréalier ou le viticulteur de producteur de lait »[25].

Que leurs propres parents en prennent déjà ou non, les jeunes interviewés citent les vacances comme un critère incontournable pour exercer leur futur métier d'exploitant correctement.

[25] E. Ambiaud, « Diversités du monde agricole », Centre d'études et de prospective, N° 32, Juin 2011, p 3.

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

Michaël ou l'art de la planification

Michaël est un HCF, socialisé au métier dans la ferme de son oncle. Il a déjà un projet d'installation dans son village natal, sur une petite exploitation en production comté, située non loin de chez son oncle. Son projet semble déjà bien construit. « J'ai déjà le projet de racheter une petite exploitation en comté dans mon village natal. Je rachèterai un peu de terres mais je ne veux quand même pas trop m'agrandir. Je ne veux pas m'installer avec ma conjointe, je préfère travailler tout seul mais pourquoi pas mutualiser certaines tâches avec mon oncle… J'aime ce métier, même si c'est difficile car il y a beaucoup de contraintes, c'est quand même plus mécanisé qu'avant… Mais moi je veux une vie quand même à côté, sortir, prendre des vacances, ne pas travailler trop tard le soir. J'hésiterai pas à faire appel au service de remplacement. Et je veux aussi prendre des responsabilités quand je serai installé, pourquoi pas dans la coop. Je suis déjà vice-président des JA (Jeunes Agriculteurs) du Doubs… »

5 Le rapport au groupe professionnel et aux institutions

5.1 Un investissement précoce des jeunes héritiers dans les institutions

Les jeunes en formation issus du milieu ont une très bonne connaissance des institutions agricoles locales, nationales et européennes. Ils savent quel est le rôle de chacune d'elles, ce qu'elles peuvent leur apporter et à quelle occasion ils peuvent les solliciter. Quant à leur place dans le groupe professionnel, même s'ils ne sont pas encore des professionnels en exercice, elle semble déjà faite. Beaucoup d'entre eux envisagent d'ailleurs de prendre des responsabilités dans les instances agricoles (MSA, Syndicat, Coopérative, etc.) dans un futur proche ou exercent déjà un mandat alors qu'ils sont encore en formation.

Ce n'est pas le cas des jeunes HCF, filles comme garçons, qui ne connaissent pas ou très mal l'environnement économique et social de l'agriculture.

Rodrigue et le rapport aux institutions

Rodrigue est fils d'agriculteurs. Ses parents sont installés en GAEC conjoint, sur une exploitation qui produit du lait à comté (AOP comté) avec 45 vaches laitières. Il a obtenu un BAC STAV en lycée agricole. Il est actuellement en seconde année de BTS ACSE avec un projet d'installation avec ses parents. Ces derniers sont encore jeunes, son père a 51 ans et sa mère 44. Le GAEC ne souhaitant pas s'agrandir, il projette donc de s'installer en remplacement de sa mère. Rémi fait partie de ces jeunes parfaitement socialisés aux institutions agricoles et il envisage, en plus de son travail d'éleveur, de prendre la suite de son père dans divers organismes à commencer par la coopérative laitière dont son père

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

est aujourd'hui administrateur. La transmission de ce rapport aux institutions a dans son cas bien fonctionné.

« Je dis pas d'être jusqu'à Président parce que c'est un deuxième métier, en plus d'un autre déjà bien assez chargé, administrateur c'est pas un souci, mon père y est déjà donc je pourrais très bien reprendre sa place y a pas de souci là-dessus. Je pense qu'en tant que jeune arrivant dans le métier, je pense que c'est important aussi de s'investir dans la filière comme ça, même sans parler d'une coop, même conseil municipal, mais s'investir. Enfin être président, ça se fait, je pense pas que ça déborderait de trop faut essayer de bien gérer sa ferme, et son travail, faut être organisé parce que tout peut se faire ! …Mais c'est vraiment la gestion du temps qui va définir si oui ou non on va prendre une place dans un conseil, quelque part ou voilà. Parce que y a aussi comme moi ça fait 4 ans que je fais des remplacements par exemple et bah ça peut toujours servir à un paysan qui a besoin d'aller en formation ou quelque part dans des réunions, c'est toujours un organisme qui peut venir en aide ».

Lorsqu'il évoque les comices agricoles il mesure l'importance de la gestion de son temps de travail sans négliger le fait que la vie d'éleveur nécessite aussi de s'ouvrir au monde « Nous on en fait des comices tous les ans, ça c'est traditionnel, c'était déjà du temps de mon papi, de mon père donc moi. Mais ça demande du temps on ne peut pas être sur les comices et s'occuper de la ferme en même temps, après c'est sûr qu'il faut aussi qu'il y ait des trucs comme ça parce que faut pas toujours rester toute une vie dans sa ferme et pas en sortir, faut aussi voir du monde, se changer un peu les idées »

5.2 Une « démondisation »[26] des agriculteurs en difficulté

Les agriculteurs en difficulté issus du milieu agricole ne partagent pas avec les jeunes cette connaissance de l'univers environnant. Alors que leur socialisation professionnelle s'est faite uniquement au sein de la famille, ils ne semblent pas appartenir au groupe : ils n'investissent aucune instance professionnelle et n'ont même guère de contact avec les agriculteurs du village dans lequel ils vivent. Les relations professionnelles sont exclusivement des relations familiales et ces successeurs aidés n'ont jamais accédé à la légitimité de la place de chef d'exploitation, pas plus qu'ils n'ont accédé à une reconnaissance par le groupe professionnel.

En plus de cette distance prise avec le groupe professionnel, ces exploitants en difficulté ont, durant leur parcours, chercher à échapper aux institutions, se sont auto-exclus (P. Spoljar)[27]. De l'échec scolaire jusqu'à l'appel au secours, les « aidés » ont exercé leur activité en évitant la rencontre ou la confrontation avec les institutions. Et pourtant, les institutions existent, elles tentent d'entrer en relation (le plus souvent par courrier et c'est peut-être là le problème) avec la personne en difficulté mais cette dernière la refuse ou l'évite à tout prix. (Banques, MSA, etc.)

[26] C. Guinchard, Logiques de dénuement, Réflexions sociologiques sur la pauvreté et le temps, éd. L'Harmattan, Paris, 2011.

[27] P. Spoljar, « *Modernisation de l'agriculture et santé mentale : les contradictions au travail* », Perspectives interdisciplinaires sur le travail et la santé (en ligne), 17-1/2015, mis en ligne le 01 avril 2015 URL : http//pistes. revues. org/4430

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

L'appel à l'aide auprès de Solidarité paysans survient, lorsque le contact avec l'institution s'impose à eux, lorsque celle-ci se fait trop pressante. Les fragilités se sont construites et se sont renforcées à l'écart des institutions ou plutôt avec la mise à l'écart volontaire des institutions. Au cours de leur parcours de dégringolade, ces exploitants en grande difficulté se sont rendus invisibles. Nous sommes face à des situations de « démondisation » :

> « Ceux qui doivent assumer leur vie quotidienne en l'absence de pare-chocs sociaux tels que l'argent, les relations ou le statut social sont directement exposés à des aléas fragilisant ou détruisant les "renvois" qui lient ordinairement personnes et choses en des totalités relativement cohérentes et solides. »[28].

Une mise à distance des institutions

Madame X, aidante de Solidarité paysans nous présente une situation sur laquelle elle intervient.

Le père de famille a été accompagné par Solidarités paysans il y a quelques années car il avait déjà des dettes. Solidarité Paysans lui avait conseillé de ne pas installer ses fils car ils auraient peu de chances de s'en sortir. Il l'a fait quand même. Et récemment les fils ont appelé l'association. Ils sont en suspension de collecte laitière depuis 9 mois. Et ils ne l'ont dit à personne donc ils n'ont plus de revenus depuis 9 mois. Les fils ont 30 et 32 ans, célibataires, ils vivent chez leurs parents qui sont handicapés. Ils n'ont fait aucune formation agricole. Ils ne connaissent que l'exploitation du père qui était déjà en difficulté. Un des fils est limité « intellectuellement » et l'autre veut prouver qu'ils peuvent s'en sortir. Ils ont l'impression qu'ils sont victimes de vandalisme sur leur exploitation. Ils accusent le maire de la commune. Ils ont mis leur sœur dans l'EARL pour qu'elle apporte des capitaux supplémentaires. Ils ne veulent faire que du lait parce qu'ils ne savent rien faire d'autre. Sur cette exploitation, il y a aussi des problèmes de maltraitance animale qui est due à de la négligence. Suite aux remarques des services vétérinaires, l'un des deux fils s'est mis en colère et a menacé de se « flinguer ». Les deux garçons reproduisent exactement ce que le père leur a appris. Ce qu'ils disent c'est : « qu'il n'est pas question que quelqu'un d'autre prenne leur ferme ».

Ils n'ont pas d'amis et sont également fâchés avec leurs voisins et ne fréquentent pas les agriculteurs de la commune. Ils ne suivent pas vraiment les conseils donnés par les accompagnants de Solidarité paysans.

Et la ferme n'est pas bien entretenue. « Généralement, quand c'est trop le bazar autour de la ferme, ce n'est pas bon signe ».

[28] C. Guinchard, *op. cit.*, 2011.

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

6 Mal-être et risques suicidaires

On sait que la santé physique comme mentale des éleveurs n'est pas leur préoccupation première. Elle se situe même dans certaines études[29] au dernier rang de leurs préoccupations alors que la santé de l'exploitation apparait comme la première inquiétude des éleveurs. La santé des bêtes avant celle des acteurs… On sait également que les éleveurs n'accordent pas la même importance au corps et à la tête qui ne produisent pas le même type d'angoisse.

La maladie ou les blessures du corps qui empêchent d'effectuer le travail importent plus pour eux que la dépression. Interviewés sur la santé de leurs parents, les jeunes évoquent eux aussi et avant toute chose, les difficultés physiques du métier, sa dureté : « Le dos, les genoux, laisse tomber… C'est un métier qui est quand même très physique » (Annette). Mais l'enquête révèle également une perception très aiguisée des douleurs psychiques de leurs parents évoqués en termes de stress de leurs parents. Ils disent avoir perçus dès l'enfance, un mal-être plus profond souvent caché par leurs parents.

> « J'ai déjà eu peur pour mon père. Ils sont entourés par leur famille mais ils se sentent seuls. Le stress, c'est impressionnant. Mon père il essaie de le cacher, ne pas gagner sa vie c'est horrible parce qu'il travaille tellement dur et il touche pas en proportion » (Aline, EARL).
>
> « Mon père a fait un burn-out il y a quelques années. Mais là ça fait un an que ça va plus entre les deux. Mon père fait quand même tout pour pouvoir transmettre ». (Héléna)

Le mal-être dissimulé de leur père s'exprime selon certains interviewés, jusque dans la dissuasion de leur père relative à la reprise de l'exploitation par son fils. « De toute façon il m'avait dit à ce moment-là (mal-être du père) ne reprends pas l'exploitation. Il m'a prévenu que c'était beaucoup trop de travail et m'a encouragé à aller voir ailleurs » (Jérôme, GAEC Père +cousin + 2 ouvriers).

Cette fatigue mentale décrite par les jeunes entraine des conséquences sur la vie familiale qui se traduisent par des mésententes entre membres de la famille lorsque planent des non-dits, voire un silence « de mort » sur ces difficultés. Natalia raconte :

> « Mes deux grands-pères se sont suicidés. Du côté de ma maman, il a eu des gros problèmes de santé qui ont fini par sa mise sous oxygène H24. C'est lui qui s'est débranché pour en finir. Du côté de mon papa je ne sais pas pourquoi il s'est suicidé. Mon papa il a perdu son père il avait à peine 30 ans. Il y a des choses que je ne sais pas ; mon père il a du mal d'en parler »

Si la situation économique est fréquemment évoquée comme raison de mal être, on constate, de ce point de vue une grande hétérogénéité des situations. En effet, dans

[29] D. Jacques-Jouvenot, JJ Laplante, Les maux de la terre, Éditions. de l'Aube, Paris, 2009.

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

le Doubs, 50% des personnes accompagnées sont des éleveurs installés dans la filière comté. Or cette filière est aujourd'hui très rentable du point de vue économique. La bonne santé financière des exploitations ne doit pas cacher le mal-être de certains chefs d'exploitations. En d'autres termes, s'installer en production laitière à visée fromagère et bien gagner sa vie ne protègent pas du mal-être et du suicide.

Dans les histoires racontées par les aidants de Solidarité paysans à propos des appels au secours, bon nombre d'entre eux évoquent la tentation des appelants de passer à l'acte. « La corde est prête » disent-ils, révélant ainsi la violence du mal-être qui semble présent depuis fort longtemps. Mais s'il a été caché, enfoui, voire nié pendant plusieurs années, il surgit brutalement dans cet appel téléphonique.

> « Voyez cet éleveur qui nous appelle : il ne veut plus rien faire, ni ouvrir une lettre, ni répondre au téléphone, ni recevoir le technicien…mais on a compris que le cédant a essayé de tenir son entreprise malgré tout. En considérant que le lait est la seule production possible. Mais il passe du coup les dix dernières années de sa carrière à résister, résister dans des conditions difficiles, à continuer à faire du lait mal payé et il finit déprimé. Pour finalement ne pas transmettre, comme si sa ferme ne valait plus rien. C'est une vexation au bout du compte de transmettre 100 ha de foncier qui part à l'agrandissement sans transmettre ses savoir-faire et le reste du patrimoine. » (Un aidant).

L'appel à l'aide permet aux éleveurs en difficulté de sortir de l'invisibilité sociale dont nous parlions précédemment. Pour autant, ils ne sortent pas encore du déni de la situation. Seul l'accompagnement de ces personnes permettra de juger de son amélioration possible ou de son caractère irréversible. Le rôle des aidants est d'accompagner les personnes en difficulté vers une prise de conscience progressive de leurs problèmes. Ils sont attentifs au fait que cette sortie du déni soit la moins douloureuse possible. La plupart des cas auxquels sont confrontés les aidants sont résolus dans cet accompagnement qui peut s'étaler sur plusieurs années. Mais dans certains cas leur rôle consiste à convaincre les personnes en difficulté de renoncer à l'exercice du métier plutôt que de s'y accrocher désespérément. En effet, il arrive parfois que la situation soit tellement dégradée – un cumul d'indices visibles du mal-être tels que la paperasserie empilée sur la table de cuisine, le manque de soins aux animaux, le mauvais entretien de l'exploitation ou encore l'isolement et l'éloignement des institutions – que les aidants n'ont plus d'autres solutions que celle de convaincre les acteurs de quitter le métier. S'en sortir signifie alors accepter de quitter définitivement leur groupe d'appartenance.

6.1 Celui qui ne peut pas céder sa place et celui qui ne peut pas la prendre

> « Ce n'est pas parce que c'est la coutume (ou l'ordre symbolique) de succéder à son père, d'éliminer ses frères et de déshériter ses sœurs, que cela va de soi, que le coût psychique de cette opération est nul… » (Désorceler, JF Saada).

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

Les enseignements que l'on peut tirer des entretiens réalisés avec les aidants – qui sont eux aussi des éleveurs en retraite – relativement à la transmission des patrimoines agricoles montrent que les personnes en difficulté sont le plus souvent soit des hommes cédants qui n'ont pas pu céder leur place ou d'autres hommes successeurs qui n'ont pas su prendre la leur[30]. En famille, il est des situations de transmission tragique qui ne permettent à aucun des acteurs de la transmission, les cédants comme le successeur, de prendre leur place et de l'assumer. Ce type de transmission laisse toujours un des deux protagonistes insatisfaits, jusqu'au désespoir. Cette situation peut donner lieu à une dépression profonde des cédants et de l'héritier.

> « On n'est jamais aussi près d'une révélation totale de la déchirure intérieure, du clivage de l'habitus, que lorsque ces héritiers appropriés par l'héritage sont contraints de se poser le problème de sa transmission avec l'héritier qui ne veut pas hériter (ou, qui célibataire ne pourra pas transmettre l'héritage) et d'affronter l'évidence de l'impossible perpétuation d'une entreprise qui en fin de compte n'aurait jamais dû exister » Bourdieu, 1991.

Cette citation de Bourdieu peut paraitre datée, évoquant une paysannerie d'antan dans des territoires français reculés. Or la vignette qui suit raconté par deux aidants de l'association Solidarité paysans nous propulse bien dans le monde agricole contemporain.

Une transmission tragique

Cette histoire concerne une situation dans laquelle le cédant a une exploitation très performante, à la pointe de la modernité, dans laquelle ne se posent pas ni le revenu du futur successeur, ni celui du cédant et de son épouse. Le cédant est très bien installé dans la profession, partage les idées des institutions agricoles concernant le développement « il a des idées productivistes » l'avenir du métier, exploitation que les cédants ont pris soin de contractualiser 80% de la valeur de l'entreprise pour empêcher les frères et sœurs de vendre. Il sécurise donc la reprise potentielle de son fils. Ce père de 4 garçons veut transmettre non seulement son patrimoine économique, mais ses manières de faire et sa vision du métier, peut être avec un peu trop d'autorité : « On a rencontré le fils l'autre jour démoralisé alors qu'il est dans la période de sa vie où il devrait être optimiste. Il va être papa, mais il croule déjà sous le poids des investissements que fait son père, il n'aime pas du tout faire les papiers. Fils de riche, installé sur des terres de riches, pas du tout en difficulté mais… Malgré tout, il est en situation d'insécurité. Imaginez s'il prend la liberté de dire j'arrête ! Alors là on se retrouve avec le père et la mère qui ont monté cette affaire pour que le fils soit en sécurité, si jamais le

[30] D. Jacques-Jouvenot, F. Schepens, « Transmettre des places », in Revue des sciences sociales, 62, 2019, p. 6-9.

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

fils dit dans 2 ans, moi je gagne pas assez ou vous êtes omniprésents …car ils sont en train de lui faire un logement neuf collé aux bâtiments. Imaginez que ça aille mal. Est-ce qu'il va oser dire à ses parents qu'il s'en va ? Est-ce qu'il va oser dire à sa femme on va ailleurs ? Et s'il s'en va tout s'écroule puisqu'il n'y a pas d'autres agriculteurs dans la fratrie. Les parents vont se retrouver avec tout ce bordel de bâtiments agricoles et de logement mélangé. La maman va dire, j'aurais pas dû faire les papiers à sa place et aussi longtemps… ». De toute façon qu'il reprenne ou qu'il s'en aille, conclue l'intervenant ce sera une transmission tragique. Tragique pour l'un ou pour l'autre, mais tragique de toute façon.

Aujourd'hui, la transmission hors du cadre familial est une solution pour les cédants sans successeur et qui souhaitent pérenniser leur histoire professionnelle. Mais cela suppose, comme dans le cadre familial, que l'éleveur cédant permette au successeur de prendre sa place. Le cédant doit alors renoncer à exercer un quelconque pouvoir sur le successeur, y compris au fait de lui donner le coup de main. Car la transmission, comme le rappelle P. Legendre « ne se fonde pas sur un contenu mais avant tout sur l'acte de transmettre »[31]. Cet acte doit se comprendre ici dans le rapport social qui lie les générations au travail les unes aux autres. La transaction économique qui relie le cédant au successeur HCF ne suffit pas à faire transmission. La place du cédant recouvre autant de patrimoine symbolique qu'économique. La valeur de ce dernier suppose que les acteurs se reconnaissent mutuellement dans leur capacité à faire durer cette histoire patrimoniale.[32] Un aidant, ancien aidé de Solidarité paysans parle de sa situation personnelle :

> « Moi quand j'ai transmis c'est une partie de moi qui partais. J'ai transmis à un agriculteur en bio qui avait le même projet que moi. Mais il ne tient pas ses promesses. Il a passé du roundup dans un champ là-haut … J'ai l'impression que je le tenais encore un peu…. On avait fait une formation ensemble… Mais… c'est plus moi » (un aidant)

7 Conclusion

La première hypothèse supposait que la représentation que les jeunes en formation ont de leur métier sous-évaluait la part significative du travail administratif dans le métier d'éleveur, d'où l'évitement des enseignements liés à la comptabilité-gestion au profit de ceux relatifs aux savoirs techniques et zootechniques acquis en famille. Ces attitudes à l'égard de la formation peuvent les confronter dans un temps différé à un sentiment d'incompétence professionnelle qui peut quelquefois les conduire au geste fatal. D'autant que, si l'on en croit l'un des quatre scénarios qui résulte du travail prospectif relativement à la transmission en agriculture en 2025, le métier exigera de ses membres « …de plus en plus de compétences dans les domaines économique, de gestion, de maîtrise de l'environnement. »[33]. D'où l'importance pour les jeunes d'acquérir des savoirs qui donnent accès à ces compétences afin de les préparer au

[31] P. Legendre, L'inestimable objet de la transmission, Éd. Fayard, Paris,1985.
[32] D. Jacques Jouvenot, M. Sposito, C. Casagrande, *op. cit.*, 2021.
[33] Transmission en agriculture : quatre scénarios prospectifs à 2025 NESE n° 41, Décembre 2016, p. 7-49.

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

mieux à l'entrée dans ce métier en permanente évolution. Cette hypothèse est vérifiée d'autant plus qu'à cela s'ajoute une transmission familiale encore très marquée de la norme sexuée de division du travail : chacun(e) sait, et ce, dès l'enfance et durant la formation, quelle est sa future place sur l'exploitation. Les garçons considèrent que les tâches qui constituent le cœur du métier, c'est-à-dire les tâches nobles sont celles de l'élevage. La gestion et les tâches administratives relevant selon eux d'un travail féminin, « le sale boulot ». Les filles anticipent que, quelle que soit la place qu'elles occupent, celle de chef d'exploitation ou celle de conjointe, elles devront maitriser les savoirs administratifs d'où leur investissement important dans ces disciplines scolaires. Les jeunes garçons perpétuent des attitudes virilistes et du coup imaginent, comme l'ont fait leur père, déléguer ce travail à leur future femme.

C'est cependant sans compter avec l'évolution rapide du métier qui déplace le sale boulot vers le cœur du métier. Sachant que les filles sont également détentrices des savoirs pratiques (conduite des animaux, suivi sanitaire du troupeau, travail à l'extérieur, etc…) on peut imaginer que dans l'avenir, le rapport de pouvoir masculin/féminin s'inverse. En revanche, en sous-évaluant l'importance des tâches administratives devenues centrales dans l'exercice du métier, ils sous-estiment les savoirs qui leur correspondent. Cette attitude ne les prépare pas à affronter le glissement qui en train de s'opérer entre les tâches nobles et celles qu'ils considèrent comme ingrates et de fait, à la nouvelle réalité du métier. A moins que les chefs d'exploitations ne se comportent comme les petits patrons de la métallurgie étudiés par C. Delabie et se réapproprient cette activité considérée comme du sale boulot en le transformant en « … un travail complexe, distinctif et à forte valeur ajoutée ».[34] Ce rapport entretenu avec les savoirs scolaires est déterminant du rapport au métier qu'ils ont choisi d'exercer. Il est donc nécessaire d'attirer l'attention des garçons et des filles sur les rôles sexués et sur les effets de la domination masculine qui peuvent conduire aussi les jeunes femmes à quitter le métier.

Les trajectoires de « dégringolade » des aidés confirment l'importance du rapport aux savoirs scolaires dans l'exercice du métier. Pour comprendre le lien entre un non-investissement des jeunes dans les disciplines scolaires liées au travail administratif et le risque de fragilités futures et de mal-être de ces jeunes une fois en activité, les parcours des aidés nous éclairent. En effet, nous avons constaté que les difficultés de ces derniers portent toutes sur la mauvaise gestion de l'exploitation. Celle-ci se traduit par des inhibitions liées à l'univers du papier qui est constitutif du métier : factures, relevés bancaires, courriers des institutions agricoles et autres, demandes de subventions, etc. Toute cette activité dévolue au travail féminin est négligée, voire abandonnée par les éleveurs en difficulté et devient véritablement problématique en cas d'absence d'une femme sur l'exploitation (célibat, divorce, décès de la mère). Cette négligence ne fait que croître au cours de leur carrière et s'accompagne d'autres indices qui augmentent leur fragilité (surendettement, maltraitance animale, mauvais entretien de l'exploitation, isolement, éloignement grandissant des institutions). Leur

[34] C. Delabie, « Ainsi, une tâche féminine considérée comme un « bricolage » – certes nécessaire – mais sans valeur symbolique pour l'entreprise, lorsqu'elle est réappropriée par les hommes, devient, par la magie de la division sexuée du travail et des rapports de pouvoir qui la caractérise un travail complexe, distinctif et à forte valeur ajoutée », p 93, *op. cit.*, 2019.

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

désocialisation de l'ensemble des collectifs professionnels qui se traduit par l'abandon de contacts avec la profession s'inscrit dans un temps long qui se réduit petit à petit au cercle familial et à la solitude.

L'hypothèse faite en début de travail d'une corrélation entre sur-suicide et absence de successeur familial suggérait que la rupture de transmission du patrimoine familial peut être vécue par les acteurs proches du départ en retraite ou ayant quitté le métier depuis quelques années, comme une incapacité à assumer le rôle de donateur qui leur revient après avoir eux-mêmes hérité de leur place professionnelle. Ne pas fabriquer de repreneur pour l'exploitation se manifesterait alors dans une anxiété chronique qui, finalement, peut conduire au passage à l'acte suicidaire (D. Jacques-Jouvenot, 2014). La problématique de la transmission nous est apparue d'une manière un peu différente dans cette recherche. En effet, les situations des agriculteurs aidés telles qu'elles sont décrites par les aidants nous donne plus particulièrement à observer une personne dans l'interaction de transmission jusque-là, par nous. Cette figure en danger est celle du fils désigné successeur et non de son père cédant. Le mal-être du fils successeur n'est visible qu'au moment de la disparition du cédant ou de sa conjointe, mais il ne se résume pas à ce moment-là de sa trajectoire. En témoigne son absence d'autonomie dès son installation avec ses parents.

8 Préconisations

Les deux hypothèses ont été mises à l'épreuve dans cette recherche, non par comparaison, mais en regard l'une de l'autre. L'analyse des situations montre que dans tous les cas, la carrière de l'effondrement des acteurs ressemble à « un château de cartes qui tombent les unes après les autres ». Repérer ces différentes cartes permet d'anticiper des situations de déprime avant qu'il ne soit trop tard.

- Sous-estimer la place de la paperasserie, rendu visible dans les trajectoires des aidés, empêche de voir l'importance de la formation dans ces trajectoires. Il s'agit donc d'intervenir plus tôt, avant l'entrée dans le métier c'est-à-dire dans le cursus de formation de manière à conscientiser les jeunes apprenants sur l'aspect décisif des savoirs administratifs.
- La place de l'école dans la gestion de ce risque est fondamentale. Pour cela, il est certes nécessaire de transmettre ces savoirs par le biais des disciplines déjà existantes mais aussi de montrer que l'évolution du métier nécessite une transformation des représentations liées à la division sexuée du travail. Ceci conduirait à envisager les activités de gestion non plus comme du « sale boulot » dévolu aux femmes mais comme un « savoir noble » réinscrit au cœur du métier, ouvert indifféremment aux filles et aux garçons. Les filles, volontaires pour acquérir cette compétence, ne font pas que se soumettre à la place sexuée qui leur est assignée. Elles mesurent l'importance de cette pratique comptable pour l'avoir, pour partie, acquise auprès de leur mère et reconnaissent la place centrale de cette discipline dans l'exercice de ce métier ou d'autres. Car en effet, on peut penser que l'investissement des jeunes filles dans les savoirs administratifs n'est-pas seulement motivé par une anticipation de leur assignation de genre à venir sur l'exploitation. En effet, la majorité des filles interviewées ont le souci d'une

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

réorientation professionnelle potentielle dans les organismes para-agricoles ou ailleurs.

- L'absence de plus en plus importante des femmes dans ce métier peut inquiéter. Si les jeunes garçons persistent dans la dévalorisation de ces tâches administratives, cette mobilité professionnelle des jeunes femmes hors de la profession risque de s'amplifier. Sans formation adéquate et sans prise de conscience de l'importance de ces savoirs, ils s'exposent au mal-être vécu par leurs aînés en difficulté.
- Les parents des jeunes et leurs maîtres de stage ont un rôle important à jouer dans la prise de conscience des jeunes face à ces évolutions du métier et ce qu'elles entrainent en matière de réorganisation genrée du travail. Appréhender les changements professionnels nécessite d'accepter l'idée que le travail de l'éleveur se compose d'une part d'activités agronomiques et d'autre part d'activités administratives. Les unes et les autres supposent d'acquérir les savoirs donc les compétences nécessaires à leur effectuation. Surinvestir les premières pour oublier les secondes peut conduire à l'épuisement professionnel.
- Mettre fin aux non-dits sur le mal-être des actifs peut aussi protéger les apprenants des difficultés que l'avenir professionnel leur réserve.

9 Annexes

9.1 Contexte de la recherche :

Le début de la recherche empirique devait commencer en janvier 2021. Cette période n'était pas très propice à la rencontre d'interviewés dans la mesure où la crise sanitaire liée au COVID est particulièrement marquée, tant dans la population des agriculteurs en difficulté que dans celle des jeunes lycéens de lycée agricole. Nous avons donc rencontré des difficultés d'accès auprès des chefs d'établissement et des personnes aidantes. Les directeurs d'établissement que nous avons contactés par courrier en lien avec la MSA n'ont, dans un premier temps, pas répondu à notre demande.

Le lycée Granvelle (Dannemarie sur Crête- Doubs) fermait ses portes pour raison de COVID galopant à l'intérieur de l'établissement et le lycée agricole de Montmorot (Jura) n'a pas donné suite à notre demande avant une seconde relance fin février 2021. Nos premiers contacts avec un enseignant très engagé dans l'enseignement des BTS ACSE (Analyse, Conduite et Stratégie de l'Entreprise agricole) – option transition agro-écologique – au lycée Granvelle nous a mis très vite en contact avec des BTS et des enseignants engagés dans cette formation.

En plus des problèmes liés au COVID, une des raisons à ce manque de réactivité des directeurs d'établissement est sans doute liée à un malentendu quant à l'objectif de l'enquête. Bien que portant sur les écarts entre les représentations sociales du métier d'agriculteur des étudiants en formation et la réalité du vécu du travail des installés, parler du suicide inquiétait. La direction de l'établissement de Montmorot (Jura) nous a par exemple orienté vers l'infirmière de l'établissement – et avec laquelle nous avons réalisé un entretien – ce qui rend bien compte des représentations produites par l'utilisation du terme de « suicide » dans les échanges préalables. Comme nous

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

l'avions souligné dans le projet il nous a semblé très important d'interroger également des enseignants (4) sur la question du comportement et de l'attitude des jeunes en formation et sur les différences qu'ils constataient dans le rapport que ces derniers établissaient avec les différentes matières enseignées. Il ressort de ces entretiens que les jeunes élèves inscrits en seconde, première et terminale et prêts à reprendre une exploitation en sortant du diplôme Bac Pro (formation dispensée dans l'établissement) restent très empreints des modèles parentaux. Un des enseignants nous dit que « il y a une différence d'intérêt entre matières générales et techniques des étudiants inscrits en BEPA et en BAC STAE (Sciences et Technologies de l'Agronomie et de l'Environnement) : les premiers ne sont intéressés que par les tracteurs, et les autres par les vaches ».

Malgré plusieurs relances, nous n'avons pas eu de contacts avec le lycée agricole de Quetigny. Alors que la MFREO de Fougerolles en Haute Saône est demandeuse de collaboration à ce projet, il nous a alors semblé judicieux, pour la suite du projet, de retenir cet établissement pour conduire l'enquête auprès d'une population de jeunes concernés par une production autre que la reprise des exploitations en comté, et notamment des jeunes BTS en apprentissage.

Le lycée agricole de Marmilhat (Auvergne), qui figurait lui aussi dans le projet, n'a pas donné suite à notre demande malgré notre déplacement dans la région à l'occasion du sommet de l'élevage (du 5 au 8 octobre 2021). Il nous a été impossible de rencontrer des élèves, trop occupés au salon de l'élevage, selon la directrice, durant cette période. Ayant eu des contacts fructueux, à l'inverse, avec un collègue d'Agrosup Clermont-Ferrand, nous avons choisi de convenir avec lui d'une semaine d'enquête en février 2022 auprès d'une promotion d'élèves ingénieurs de première année.

Inscrits dans une perspective qualitative et compréhensive, nous avons construit les entretiens avec les jeunes en formation selon un canevas organisé en quatre grands thèmes :

- le choix du métier
- les enseignements dispensés dans leur formation et leur évaluation
- la perception du rapport travail/famille et du couple au travail
- la perception du métier en termes de santé (le stress, les maux de la terre, l'agro-bashing).

En tenant compte de ce contexte d'enquête difficile, nous avons rencontré les acteurs qui nous ont semblé les mieux disposés à participer à l'enquête. Et sans modifier l'objet de notre recherche, à savoir le rapport des jeunes aux savoirs scolaires et au monde professionnel auquel ils souhaitent accéder, la population des installés a été saisie par le biais de Solidarité paysans qui intervient auprès des agriculteurs en demande d'aide. Ceci nous a permis de comparer les discours tenus par les jeunes sur le métier et ceux des personnes aidées, médiatisés par les aidants, dans les trois départements de Franche Comté (Doubs, Jura et Haute Saône). Ainsi, la mise en relation des discours de ces deux groupes nous a permis de définir des indices de trajectoires en péril – indices qui rendent possible l'intervention avant que les acteurs ne passent à l'acte –

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

et d'attirer l'attention des jeunes en formation sur ces indices avant qu'eux-mêmes ou leur entourage ne soient confrontés à des difficultés inattendues.

9.2 Tâches effectuées

9.2.1 Enquête 1 : Enquête auprès des jeunes en formation BTS ACSE 1 et 2 et Ingénieur

Cette enquête s'est déroulée entre le 1er janvier 2021 et le 30 juin 2022 auprès des jeunes filles et garc ons inscrits dans la filière BTS ACSE de trois établissements franc-comtois (Lycée Granvelle de Dannemarie-sur-crête, Maison familiale rurale de Fougerolles, Lycée agricole de Montmorot) et auprès d'élèves ingénieurs AGROSUP Clermont Ferrand.

- 58 entretiens semi-directifs auprès des jeunes d'une durée de 2 heures individuellement ou par groupe de 2 selon le choix des étudiants. L'objectif étant d'appréhender leur modèle professionnel de référence ainsi que le rapport entretenu avec la formation et les savoirs professionnels.
- 4 entretiens réalisés avec des jeunes étudiants « hors les murs »

Etablissement	Lycée Granvelle (Dannemarie sur Crête)	Lycée Montmorot (Jura)	Maison familiale (Fougerolles / Haute-Saône)	Agrosup (Clermont-Ferrand)	Autres
Nombre d'étudiants	6 BTS ACSE 1 14 BTS ACSE 2	4 élèves de terminale 4 BTS	15 étudiants en BTS-alternance	15 étudiants ingénieurs	4 jeunes en formation interviewés dans leur famille
Total	20 9 filles 11 garçons	8 2 filles 6 garçons	15 4 filles 11 garçons	15 12 filles 3 garçons	4 2 filles 2 garçons

Les entretiens des 62 étudiants ont été décryptés afin de conduire une première analyse et produire des résultats.

- Entretiens semi-directifs auprès de 4 enseignants de lycée agricole et 1 infirmière de lycée agricole
- Enquête auprès des institutions agricoles : entretien collectif avec la FDSEA du Doubs, entretien en visio avec un responsable de la FDSEA Bourgogne.
- Entretiens individuels avec une formatrice FDSEA, une agricultrice élue MSA du Doubs, 2 élus MSA Doubs.

9.2.2 Enquête 2 : Enquête auprès des aidants de Solidarité paysans (Doubs, Jura, Haute Saône)

Concernant les exploitants plus âgés connaissant des difficultés, et en collaboration avec la MSA, nous avons eu une première rencontre avec les associations Solidarité Paysans des deux départements (Doubs, Haute-Saône, le Jura ayant été contacté un peu plus tardivement et sera interviewé plus tard). Cette première réunion a permis

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

d'établir un premier contact avec les membres de Solidarité Paysans (SP) et de comprendre les formes d'organisation et d'intervention de l'aide aux publics en difficulté : intervention d'aidants bénévoles qui est une population d'anciens agriculteurs. Ils soulignent que les interventions se font à partir d'informations du « bouche à oreille ». SP rappelle que son intervention n'est motivée que par la sollicitation directe d'un agriculteur ou d'une personne de son entourage.

Pour se faire connaître, les actions de communication de SP sont nombreuses : articles de presse, publication de flyers, plaquettes à disposition.

Cette meilleure connaissance du fonctionnement de la structure SP nous a permis de définir les modalités de l'enquête relative à notre seconde hypothèse. Sur l'objet de l'étude, à la fois sur les plus jeunes et les plus âgés, SP fait part de son vif intérêt pour appuyer l'équipe de recherche. La discussion s'engage sur la méthodologie à suivre pour permettre de trouver un terrain d'étude propice auprès des plus âgés.

Il est convenu que les bénévoles de l'association qui sont au contact des personnes accompagnées puissent être interviewés dans le cadre de l'étude. Ces entretiens, d'une durée de 2h se sont faits en individuel ou par 2 selon les disponibilités des acteurs. L'équipe de recherche se déplace directement chez les bénévoles ou dans les locaux de SP pour faciliter la logistique. Ces entretiens portent sur la description des publics et l'identification des difficultés rencontrées par ces derniers dans l'exercice de leur métier et des motifs qui, selon les aidants, contribuent au passage à l'acte des personnes en demande d'aide.

Nous avons ainsi rencontré et interviewé 4 personnes aidantes dans chaque département franc- comtois qui nous ont raconté chacune trois cas de personnes accompagnées par leur soin. L'objectif de ces entretiens était de recueillir des récits de trajectoires d'éleveurs en difficulté (36 récits) et de les analyser pour saisir un ensemble d'indices de fragilité et de risques suicidaires.

A l'initiative de la MSA du Doubs, nous avons rencontré le responsable de la FDSEA de Côte- d'Or par visio-conférence en juin 2021. De plus, une réunion en présentiel a eu lieu en septembre 2022 qui réunissait une dizaine de membres de la FDSEA du Doubs.

A la suite de cette rencontre collective, nous avons réalisé un entretien individuel avec une des participantes, qui est également élue MSA, et un autre avec une formatrice FDSEA.

Deux autres élus de la MSA du Doubs ont été également interviewés.

Ainsi, le travail d'enquête s'est déroulé selon les étapes récapitulées ci-dessous :

- Construction du canevas d'entretien avec les étudiants des lycées agricoles (voir annexe)
- 58 entretiens réalisés entre fin février 2021 et fin juin 2022 dans quatre établissements agricoles
- 4 entretiens réalisés avec des étudiants hors des lycées
- Décryptage et analyse des 62 entretiens réalisés avec les étudiants

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

- Entretiens auprès de 12 aidants Solidarité Paysans (canevas d'entretien en annexe)
- Décryptage des entretiens des 12 aidants racontant au total 36 situations de personnes aidées
- Enquête auprès des institutions agricoles : entretiens collectifs avec la FDSEA du Doubs, entretien en visio-conférence avec un responsable de la FDSEA Bourgogne.
- Entretiens individuels avec une formatrice FDSEA, une agricultrice élue MSA du Doubs, 2 élus MSA Doubs

Bibliographie

Aubry, Françoise (2010), « La place du groupe de pairs dans l'intégration des nouvelles aides soignantes dans les EPHAD », *SociologieS* [En ligne]. DOI : https://doi.org/10.4000/sociologies.3291

Bessière, Céline ; Giraud, Christophe ; Renahy, Nicolas (2008), « Introduction Générale : famille, travail, école et agriculture », *Revue d'études en agriculture et environnement,* vol. 3, No 88, INRA, Paris, p. 5-19. DOI : https://doi.org/10.3406/reae.2008.1945

Bour-Desprez, Barbara ; Brinbaum, Dominique ; Chomienne, Jean-Pierre ; Seillan, Jean-Marie (2016), « Transmission en agriculture : quatre scénarios prospectifs à 2025 », *NESE,* No 41, *Centre d'Études et de Prospective du Ministère de l'Agriculture*, p. 7-49

Bourdieu, Pierre (1991), « Une vie perdue. Entretien avec deux agriculteurs béarnais », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales,* vol. 90, Éditions de Minuit, Paris, p. 29-36. DOI : 10.3406/arss.1991.2994

Brunarius, Isabelle (2019), Documentaire France 3 Bourgogne Franche comté « Entre deux mondes »

Castel, Robert (1991), « De l'indigence à l'exclusion, la désaffiliation : précarité du travail et vulnérabilité relationnelle », *in* Donzelot, Jacques (dir.) *Face à l'exclusion, le modèle français*, Editions esprit, Paris, p. 137-168.

Célérier, Sylvie (2014), « La belle vie désespérée des agriculteurs ou les limites de la mesure des risques psychosociaux liés au travail », *Études rurales*, vol. 1, No 193, Éditions de l'EHESS, Paris, p. 25-43. DOI : 10.4000/etudesrurales.9998

Deffontaines, Nicolas (2014), « La souffrance sociale chez les agriculteurs », *Études rurales*, vol. 1, No 193, Éditions de l'EHESS, Paris, p. 13-24. DOI : 10.4000/etudesrurales.9988

Deffontaines, Nicolas (2019), « Comment enquêter qualitativement sur le suicide ? », *Genèses,* vol. 117, No 4, Belin, Paris, p. 94-108. DOI : 10.3917/gen.117.0094

Droz, Yvan ; Jacques Jouvenot, Dominique ; Mieville-Ott, Valérie ; Lafleur, Ginette, *Malaise en agriculture*, Éditions Kartala, Paris, 2014.

David, Marie (2019), « *Transition agro-écologique et transmission des savoirs professionnels* », *Revue des sciences sociales*, Presses Universitaires de Strasbourg, No 62, p. 32-41.

Esquerre, Arnaud ; Gallienne, Emmanuelle ; Jobard, Fabien ; Lalande, Aude ; Zilberfarb, Sacha (2004), « Glissements de terrain. Entretien avec Jeanne Favret-Saada », Vacarme, No 28, p. 4-12.

Hervieu, Bertrand ; Purseigle, François, *Sociologie des mondes agricoles*, Armand Colin, Collection U, Paris, 2013.

Jacques-Jouvenot, Dominique ; Sposito-Tourier, Maylis ; Casagrande, Cléa (2021), « *Parce qu'il le vaut bien !* L'estimation d'une exploitation agricole et de son successeur en Franche-Comté », *Études rurales*, vol. 2, No 208, Éditions de l'EHESS, Paris, p. 124-145. DOI : 10.4000/etudesrurales.27899

Jacques-Jouvenot, Dominique ; Laplante Jean-Jacques, *Les maux de la terre*, Éditions de. L'Aube, Paris, 2009.

Jacques-Jouvenot, Dominique (2014), « Une hypothèse inattendue à propos du suicide des éleveurs : leur rapport aux savoirs professionnels », *Études rurales*, vol. 1, No 193, Éditions de l'EHESS, Paris, p. 45-60. DOI : https://doi.org/10.4000/etudesrurales.10006

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403

Jouvet, Lucie (2012), « Les départs précoces en agriculture », in Jacques-Jouvenot, Dominique ; Gilles, Vieille-Marchiset (dir.), *Socio-anthropologie de la transmission*, L'Harmattan, Paris, p. 29-50.

Lefebvre, François ; Quelen, Mickael (2010), « Le renouvellement des générations agricoles bientôt assuré par des citadins. Le devenir des générations agricoles installés HCF », source MSA, AGRESTE, Ministère de l'Agriculture.

Martin, Claude (2013) « Penser la vulnérabilité. Les apports de Robert Castel », *Alter : European Journal of disability research / revue européenne de recherche sur le handicap*. Elsevier Masson, Paris, vol. 7, No 4, p. 293-298

Prévitali, Clément (2015), « Les conditions du suicide des professionnels agricoles », *Pensée plurielle*, vol. 38, No 1, De Boeck Supérieur, Paris, p. 105-121. DOI : 10.3917/p. 038.0105

Rattin, Solange (2002), « Deux jeunes ménages d'agriculteurs sur cinq ont des ressources non agricoles », *Données sociales*, INSEE, Paris, p. 439-446.

Rapport de recherche : *L'accompagnement des agriculteurs en difficulté sociale, à partir d'un dispositif expérimental d'aide à la reconversion professionnelle, 2019, Département du Finistère, Pen Ar-Bed et Cabinet ASKISTRIA.*

Spoljar, Philippe (2014), « Problématique suicidaire en agriculture : une difficile évaluation », *Perspectives interdisciplinaires sur le travail et la santé*, vol. 16, No 3. [En ligne]. DOI :10.4000/pistes.3650

Published in : JACQUES-JOUVENOT, Dominique ; MARTIN, Yoann (dir.), *Santé et mal-être en agriculture*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005403, doi : 10.17184/eac.9782813005403